

L'ÉCHO DES COLONNES

Mars 2010

N° 35

Éditorial

Ce numéro 35 de l'Écho des Colonnes sera, sans doute, l'occasion, pour plusieurs d'entre vous de retrouver quelques souvenirs de leur vieux bahut. De la restauration de la chapelle après les bombardements de 1944 aux cérémonies de communion et de confirmation en passant par les servitudes sur l'église Toussaints et la présence des sœurs du Saint Esprit, c'est tout un pan de l'histoire du Lycée que vous retrouverez, je suis sûr avec plaisir, dans les souvenirs du professeur Paul Fabre.

Cette présence ecclésiastique dans un Lycée d'État serait incomplète si on oubliait d'évoquer la figure de l'abbé François Duine (1870-1924), aumônier du Lycée et le texte de ses cahiers édité par le père Bernard Heudré avec la collaboration d'André Dufief aux Presses Universitaires de Rennes.

Est-ce vraiment le hasard si deux autres articles nous font découvrir cette « terre des prêtres » que fut le Léon sous un aspect, il est vrai, beaucoup plus laïc ? Tout d'abord pour saluer le travail remarquable réalisé par Florence Riou, Frédéric Rabaud et Claude Preux sur les évolutions du métier de goémonier en mer d'Iroise et sur les côtes du « pays pagan ». Le film, présenté devant un nombreux public le 14 janvier 2010, fait revivre les liens qui unissent les hommes et les algues dans ce pays de Léon. Ensuite pour retrouver un natif de Pleyber-Christ, Ernest Olier, surveillant général et figure emblématique du Lycée.

Avant de vous souhaiter bonne lecture, je tiens, au nom du bureau de l'Amélycor, à assurer Hélène Guillopé de notre chaleureuse sympathie et de notre profonde amitié. Son mari Jean-René, ancien élève de l'ENS et professeur de mathématiques au Lycée, était un de nos plus anciens membres. Il fut le condisciple au Lycée de garçons de Rennes (1934-1938) et l'ami de Paul Germain, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, disparu l'an dernier.

Pour le comité de rédaction
Le président

Jos Pennec

Ne me fermez pas ! Le blount s'en chargera



C. J. N. C.

Dernier coup d'œil avant travaux :
le tambour de l'entrée du Petit Lycée vu de la rampe.

Association pour la MEmoire du LYcée et COllège de Rennes

Cité scolaire Emile Zola 2 avenue Janvier CS 54444

35044 RENNES Cédex
www.amelycor.org

虎

Une gidouille contre deux tigres ?

« Allah est grand ! » et il faut lire Vialatte. On trouve chez le chroniqueur au quotidien auvergnat *La Montagne* tout ce dont ses modestes suiveurs en mal d'inspiration ont besoin pour nourrir leur propos.

Ainsi de sa brillante et spirituelle *Chronique des tigres dans les moteurs et de plusieurs choses merveilleuses* qu'il faudrait citer in extenso et déguster sans modération. J'en retiendrai seulement la mention d'une improbable et réelle (?) « Association des Mathélogiciens » venue corroborer les réticences du journaliste sur l'opportunité de « mettre un tigre dans son moteur » comme le conseillait alors une grande compagnie pétrolière. (Le lecteur comprendra que j'en taise le nom, afin de ne pas lui offrir indûment une publicité gratuite ! Si ladite compagnie veut négocier une publicité payante dans nos colonnes, qu'elle veuille bien contacter nos services phynanciers).

Ces mathélogiciens donc, en lesquels le lecteur aura reconnu de proches cousins des 'pataphysiciens chers à notre cœur, se seraient « réunis pour mesurer les tigres du Bengale avec un mètre de couturière, un mètre souple, et sonder les moteurs ». Ils auraient même « concassé et fait bouillir les tigres (et) tristement constaté que le bouillon du tigre le plus clair encrasse les moteurs les plus robustes... » CQFD !

A défaut de carburer dans nos moteurs, le tigre veille, en cette année 2010, sur les destinées de la Chine. Selon les astrologues, 2010 sera bouillonnante, mouvementée, exaltante, propice aux défis et aux projets d'envergure. Acceptons en l'augure pour nos amis chinois et sinisants, voire pour Amélycor qui pourrait envisager l'échange d'une gidouille contre deux tigres, et signer le troc le plus insolite jamais enregistré dans le Guinness des records...

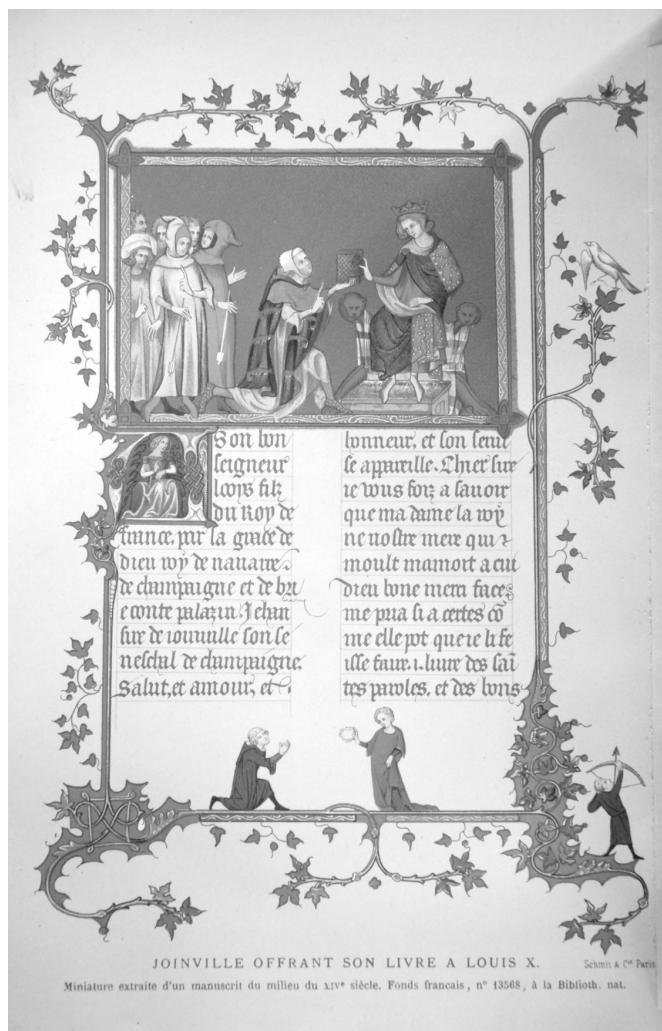
L'animal, cette année, sera selon le calendrier chinois « de métal » et non de papier. Il a pourtant, de longue date et en des lieux très divers, fécondé l'imaginaire des écrivains. Je retiendrai Jorge Luis Borges, auquel j'ai emprunté l'intégrante (je veux dire intrigante) illustration ci-dessous. Il s'agit d'un dessin d'enfant, alors que, déjà, le petit argentin est fasciné, dans le parc zoologique de Palermo, par le « tigre rayé, asiatique, royal, que seuls peuvent affronter des hommes de guerre, du haut d'un fort dressé sur un éléphant ». Le fauve couleur d'or deviendra, dans son œuvre écrit, une figure redondante, voire totémique, et inspirera à l'auteur certaines de ses plus belles pages. « Joyau funeste/ Qui sous le soleil ou la lune changeante/ S'acquitte à Sumatra ou au Bengale/ De sa routine d'amour, de nonchalance et de mort ». Prisonnier dans sa cage, et néanmoins superbe, le tigre emblématise, de façon mystérieuse et prémonitoire, l'homme de lettres devenu en vieillissant prisonnier de sa quasi cécité trouée de lueurs d'or, et ne renonçant pas.

Saluons donc le Tigre qui invite à suivre sa trace dans les livres, et, même enfermé, offre à nos rêves et à nos espérances l'espace sauvage et libre « dont notre cœur a faim » !

Wanda Turco



[en haut le caractère **hu** qui désigne le tigre]



Chromolithographie

Frontispice du *Jean de Joinville* par Natalis de Wailly, Firmin-Didot, Paris, 1874.

TRÉSORS

de

L'ÉDITION

du

XIX^e siècle

Ils sont au nombre de quatre dans la bibliothèque ancienne du lycée. Quatre grands in 8°, richement illustrés, à couverture cartonnée et dos cuir.

Chacun de ces livres, édités, pour trois d'entre eux, par Firmin-Didot et le quatrième par Hachette, se donne pour mission de faire connaître l'œuvre d'un mémorialiste en langue française du Moyen-Âge ou de la Renaissance :

- Geoffroy de Villehardouin (1148-1213), dont l'*Histoire de la prise de Constantinople* est une des sources majeures pour l'histoire de la 4^{ème} croisade. (F-D, 1882)
- Jean de Joinville (1224-1317), compagnon et historiographe de Saint Louis. (F-D, 1874))
- Philippe de Commines (1447-1511), bourguignon passé au service du Roi de France, dont les *Mémoires* sont essentielles à l'appréhension des règnes de Louis XI et de son fils Charles VIII. (F-D, 1881)
- « Le loyal serviteur » enfin, qui sous couvert d'un anonymat aujourd'hui percé, relate *La très joyeuse et très plaisante histoire du gentil seigneur de Bayard*. (H, 1882)

Il est difficile de dire quel est l'aspect le plus remarquable de ces entreprises éditoriales confiées à des savants éminents (p 4).

- Le texte original une fois établi (ou rétabli) de façon critique, est selon le cas soit
 - traduit et présenté de manière juxtaposée (texte original en regard de la traduction)
 - ou seulement modernisé par souci de ne pas trop en affadir la saveur.
 - L'illustration utilise tous les moyens de reprographie disponibles à la fin du XIX^e siècle. (voir p 5) Elle obéit à la règle stricte édictée par Natalis de Wailly dans son *Joinville* quand il écrit que les œuvres des mémorialistes doivent être illustrées « COMME ELLES L'AURAIENT ÉTÉ DE LEUR VIVANT » (sic). L'illustration puise donc dans les enluminures des manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale et pour la Renaissance reproduit des tableaux contemporains. L'illustration s'efforce ainsi d'avoir une valeur documentaire.
 - Des cartes originales de qualité, des études complémentaires précisent le contexte.
 - Syntaxe, glossaire, tables des noms de lieux et de personnes viennent compléter le tout.
- On reste confondu devant tant d'exigence associé à tant de beauté.

**Une exposition sous vitrine, accompagnée de photos de ces quatre ouvrages
devrait permettre prochainement de mettre ces trésors sous les yeux de chacun.**

Des savants éminents

- **Natalis (Jean-Noël) de Wailly** (Mézières, 10 mai 1805 – Paris, 4 décembre 1886).

Celui à qui nous devons les présentes éditions de Geoffroy de Villehardouin et de Jean de Joinville est un des inventeurs du métier d'archiviste-paléographe.

Après des études à Henri IV puis au collège Sainte Barbe, il obtient sa licence en droit en 1827.

Il entre en 1830 aux Archives du Royaume qu'il réorganise ; onze ans plus tard c'est lui qui fixe le classement -toujours en vigueur- des archives départementales. A la demande de Guizot, ministre de l'Instruction Publique, il entreprend parallèlement la rédaction d'un manuel de paléographie de plus de 1000 pages, inspiré des travaux des bénédictins de Saint-Maur et intitulé *Éléments de Paléographie*.

Mais c'est sous le second Empire que sa carrière prend toute sa mesure. Elu en 1851 membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres dont il assurera à deux reprises la présidence, il assume à partir de 1854, la mise en chantier de l'inventaire et de la réorganisation des fonds du cabinet des manuscrits de la bibliothèque impériale (dont le dernier inventaire remontait à 1682) et prend conjointement la direction de l'École des Chartes de 1854 à 1857. Entièrement voué au travail depuis le décès en 1834 de son épouse et de leur fille nouvelle-née, il multiplie les travaux d'érudition ; les éditions de Villehardouin et de Joinville comptent parmi ses ouvrages les plus remarquables.

*

- **[François]-Régis de Chantelauze** (Montbrison, 23 mars 1821 – Paris, 1888).

L'éditeur des *Mémoires* de Philippe de Commines a commencé sa carrière dans la diplomatie avant de se consacrer à l'histoire, accumulant dans son appartement de la rue Jacob, livres, portraits et estampes que candidat malheureux à l'Académie, il légua sans rancune (avec malice ?) à la bibliothèque de l'Institut.

R. de Chantelauze infatigable chasseur et découvreur d'inédits a surtout travaillé sur le premier XVIII^e siècle se consacrant aussi bien aux dernières années de Marie Stuart qu'à la carrière et à l'œuvre de Paul de Gondy, cardinal de Retz dont il devient le grand spécialiste.

*



Le renard et la cigogne
Manuscrit du XIII^e siècle
B. N., 14. 284

- **Lauredan Larchey** (Metz, 26 janvier 1831 – Menton, 12 avril 1902).

Fils d'un officier devenu général de division sous Napoléon III, l'éditeur de l'*Histoire du gentil seigneur de Bayard* se sentait peu d'appétence pour le métier des armes. Ayant commencé des études de droit, il entre en 1850 à l'École des Chartes qu'il quitte bientôt pour s'intéresser à l'art du dessin, à la technique de la gravure et ... à l'argot. En 1852 il entre comme bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine. Vingt ans plus tard (1873) il est nommé à la bibliothèque de l'Arsenal dont il devient conservateur en 1880. Auteur d'un *Dictionnaire historique de l'argot*, il est surtout connu comme lexicographe mais la somptuosité et la variété de l'illustration de son *Bayard* de 1882 doivent beaucoup à son goût pour les arts graphiques et leurs techniques de reproduction.

*

- **Auguste [Honoré] Longnon** (Montmirail, 1844 – Paris, 13 juillet 1911).

Auguste Longnon a réalisé les remarquables cartes historiques qui complètent nos ouvrages

Auguste Longnon aurait dû être cordonnier comme son père. Jeune apprenti encore, il s'attaque en autodidacte à l'étude de la langue latine (clé des études secondaires et supérieures) et, bien conseillé, vient à Paris suivre en 1868, en compagnie de cinq chartistes, le cours de Gabriel Monod à l'École des Hautes Études. Il n'aura jamais d'autre titre universitaire que celui délivré par l'École, et en 1871, c'est par dérogation, sur intervention du Directeur des Archives Nationales, qu'il est nommé archiviste titulaire. Directeur de recherches à l'École des Hautes Études dès 1886, Professeur au Collège de France à partir de 1889, il devient membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1894.

Ses études sur la Gaule en font un des pionniers de la toponymie et de la topographie. Sa *Géographie de la Gaule au VI^e siècle* (1878) prélude à la publication, en 1884, de l'*Atlas Historique de la France*.

Auguste Longnon est le fondateur de la géographie historique en France.

Des techniques de pointe

Les éditeurs, Firmin-Didot et plus encore Hachette, ont mis au service des désirs des concepteurs d'ouvrage les techniques de reprographie les plus modernes de leur temps tout en continuant à recourir aux techniques anciennes.

Les illustrations destinées à être incluses dans le texte sont toujours réalisées à partir de gravures sur bois faciles à insérer entre les blocs de caractères. On peut en admirer la finesse en se reportant au joli cul-de-lampe reproduit ci-contre, page 4. Les planches hors-texte en noir et blanc sont pour leur part réalisées à partir de gravures en taille-douce sur cuivre.

Dans l'un et l'autre cas la reproduction des images est tributaire de la qualité du graveur (souvent excellente) mais aussi -pour la gravure sur bois- de la raideur inhérente au procédé utilisé.

Ce n'est plus le cas à partir de l'utilisation de la photogravure.

Photogravure

La diffusion des procédés photographiques à partir du milieu du XIX^e siècle a très vite intéressé les métiers de la reprographie. L'insolation d'un cliché photographique placé au dessus d'une plaque de métal préalablement enduite d'un produit photosensible qui durcit à la lumière et devient insoluble, permet de transposer l'image en relief (les parties non protégées, soumises à la morsure de l'acide, sont évidées). D'excellentes photographies faites en lumière rasante, transposées par ce procédé donnent des images de grande qualité. Les sceaux et contre-sceaux des reines Blanche de Castille et Marguerite de Provence comme celui de Joinville reproduits ci-contre permettent de le constater.

Chromolithographie

Les techniques précédentes ne permettent de reproduire des images qu'en noir et blanc. Le seul procédé de reprographie en couleur disponible dans le dernier quart du XIX^e siècle est la *chromolithographie*.

Cette technique qui utilise une pierre polie d'un calcaire dur à grain très fin, repose sur le principe du rejet d'une matière grasse (l'encre en l'occurrence) par une surface humide.

En dessinant directement sur la pierre avec un crayon gras qui la préservera des attaques d'une solution composée de gomme arabique et d'acide nitrique, on "réserve" des endroits qui ne se gorgeront pas d'eau contrairement aux zones attaquées. Débarassé du film gras, l'espace vierge réservé est prêt pour la mise en couleur. Il suffit de repolir la pierre pour qu'elle soit réutilisable.

Ce procédé rapide (pas de gravure) et économique (tirages nombreux) a été inventé en 1796 par l'Autrichien Aloys Senefelder.

Introduit en France en 1818, le procédé est diffusé et perfectionné par un fabricant d'*indiennes* de Mulhouse, Godefroy Engelmann (1788-1839). Engelmann choisit de l'appeler *chromolithographie* (de préférence à *lithocolore*) et en prend le brevet le 17 janvier 1837.

Il innove sur trois points :

- **la quadrichromie**

le nombre des encres est réduit à quatre : les trois couleurs de base (bleu/jaune/rouge dont on tirera les teintes mixtes) et le noir pour rehausser l'ensemble.

- La mise au point de bons **repérages** pour les pierres sur les presses.

- l'utilisation de **papier sec** dont l'absence de déformation améliore le repérage.

L'opération se déroule en trois étapes : la **préparation des pierres**, leur **encrage** puis l'**impression du papier** comportant autant de passages qu'il y a de pierres différentes.

Tout l'art du **chromiste** est d'utiliser le moins de pierres possible pour rendre l'effet original.

Il procède des teintes les plus claires aux plus foncées, utilisant successivement des pierres encrées de teintes pures qui par combinaison donneront beaucoup de teintes intermédiaires, puis d'autres pierres pour rendre les traits ou les pointillés ; suivront des pierres pour les teintes spéciales comme, dans nos reproductions de miniatures, les teintes dorées ou argentées ; on termine avec le gris et le bistre.

A la fin du XIX^e siècle ce procédé permet de 300 à 500 tirages par jour.

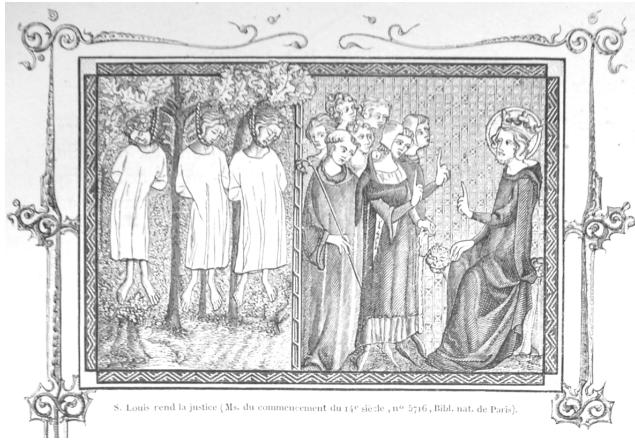


Sceaux des Reines

- en haut : Blanche de Castille, mère de Louis IX, régente lors de la 6^{ème} croisade.
- en bas : Marguerite de Provence son épouse.



Sceau de Joinville



S. Louis rend la justice (Ms. du commencement du 13^e siècle, n° 5716, Bibl. nat. de Paris).

Le Joinville de Natalis de Wailly

UN MANIFESTE

En 1874, lorsqu'il publie son *Joinville*, Natalis de Wailly a 70 ans et vient de prendre sa retraite. Ce n'est pas la première fois qu'il s'attaquait à l'*Histoire de Saint-Louis* dont il avait édité le texte en 1867 et 1868. Mais cette fois-ci c'est l'ensemble de l'œuvre du compagnon de Louis IX qu'il publie, ajoutant à l'œuvre principale, les commentaires rédigés par ce dernier pour chaque partie du Credo. Ce *Credo de Joinville* est illustré 26 gravures de miniatures représentant les prophéties annonciatrices de la venue du Christ. (ci-contre) L'auteur offre même au lecteur le fac-simile d'une lettre du Sénéchal de Champagne dûment authentifiée par le repérage de son écriture au bas des chartes de son domaine.



10. Jonas et la baleine.

C'est que Natalis de Wailly veut rien moins que ressusciter « le temps de Joinville », temps qui fut fort long puisque Jean de Joinville, de 10 ans le cadet de Saint-Louis (1214-1270), a survécu 47 ans au héros de sa jeunesse et de sa maturité.

L'élite intellectuelle à qui était destiné ce livre était préparée à le recevoir. Son enfance avait été bercée par les romans et peintures « troubadour » mettant en scène un Moyen-Âge fantasmé, Viollet-le-Duc, restaurateur de Saint Denis et de Notre-Dame, venait de réinscrire les forteresses médiévales dans le paysage français en « réinventant » le château de Pierrefonds et la Cité de Carcassonne, contre l'esprit voltairien enfin une réaction spiritualiste était en train de s'amorcer...

Nul mieux que Natalis de Wailly ne connaît les trésors que recèlent les manuscrits des grandes bibliothèques à commencer par la Bibliothèque Nationale (v. p. 4) et son associé, l'éditeur Ambroise Firmin-Didot, n'est pas seulement le directeur d'une formidable entreprise d'imprimerie, c'est un lettré qui vient de rejoindre l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres ; sa collection de manuscrits, incunables et livres rares est une des plus riches du temps et, en 1859, il avait déjà secondé M. Paulin dans l'édition d'un *Joinville* publiée par F. Michel.

L'entreprise est monumentale.

698 pages où chaque mot imprimé, chaque image reproduite concourent à la réussite du tout.

L'exemplaire original de l'*Histoire de Saint-Louis* offert en 1309 au futur Louis X étant perdue, de Wailly consacre les 18 pages de la préface à expliquer comment, par comparaison critique des copies (ou copies de copies), subsistantes il a restitué au plus près le texte de Jean de Joinville.

Nous ne pouvons retracer cette enquête passionnante. Disons seulement qu'il s'appuie principalement sur la copie entrée au XVIII^e siècle dans la bibliothèque royale sous le n° 13, 568 et réalisée –nous le savons aujourd'hui– entre 1330 et 1340 par le copiste et l'enlumineur (désormais identifié sous le nom de Mahiet) qui ont également collaboré à la réalisation du livre d'heure de Jeanne de Navarre, fille de Louis X (BN 5716). De Wailly proposait lui une date autour de 1350 pour ce manuscrit dont il reproduit 2 pages en chromolithographie (cf p 3). Datation qui reposait plutôt sur sa connaissance du français médiéval, une langue en évolution rapide au XIV^e siècle.

L'*Histoire de Saint-Louis* occupe 410 pages. Sur la page de gauche, le texte restitué. Sur la page de droite la traduction de de Wailly (ci-contre p 6 et 7).

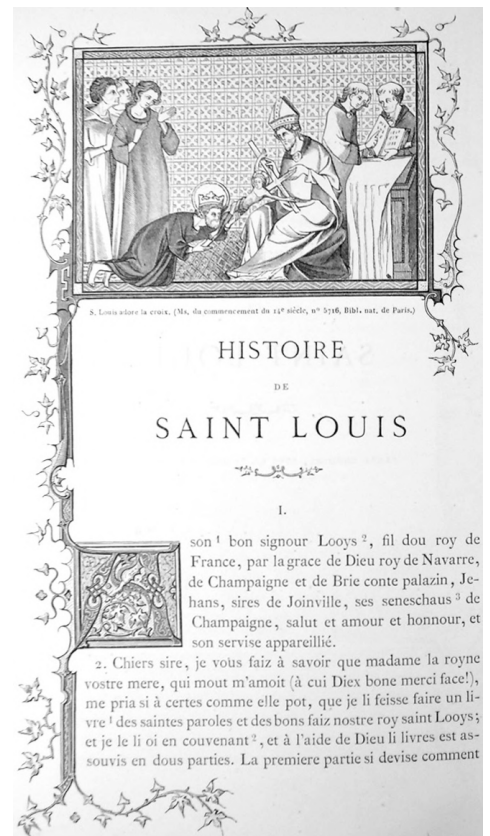
Le lecteur est mis dans l'ambiance par une mise en page inspirée du manuscrit de référence mais aussi par les illustrations (différentes à gauche et à droite) copiées de 11 manuscrits contemporains toujours cités avec précision.

Le graveur Hurel a ainsi reproduit 40 miniatures narrant les principales scènes de la vie du roi et les miracles pris en compte pour sa canonisation.

Natalis de Wailly limite volontairement ses sources iconographiques au XIII^e siècle et au début du XIV^e siècle : leur valeur documentaire renforce donc le texte.

Mais tout comme le récit, même traduit, les miniatures ne sont que le reflet de l'image mentale du temps. L'auteur en fait la démonstration lorsqu'il met en garde contre la représentation de la prise de Damiette (voir dernière page) ; la ville est tombée sans combat mais l'image peinte est celle d'une ville prise d'assaut : pas seulement parce que c'est plus spectaculaire, que cela permet à l'artiste de faire étalage de ses connaissances en art militaire et aux chevaliers de s'y retrouver, mais parce que cela traduit au mieux l'idée du rapport de force de la guerre féodale.

Puisse l'édition historique contemporaine s'inspirer de cette rigueur !



8. Louis adore la croix. (Ms. du commencement du 13^e siècle, n° 5716, Bibl. nat. de Paris).

HISTOIRE

DE

SAINT LOUIS

I.

son¹ bon signour Looys², fil dou roy de France, par la grace de Dieu roy de Navarre, de Champagne et de Brie conte palazin, Jehans, sires de Joinville, ses seneschaus³ de Champagne, salut et amour et honnour, et son servise appareillié.

2. Chiers sire, je vous faiz à savoir que madame la roynne vostre mere, qui mout m'amoit (à cui Diex bone merci face!), me pria si à certes comme elle pot, que je li feisse faire un livre⁴ des saintes paroles et des bons faiz nostre roy saint Looys; et je le li oi en couvenant⁵, et à l'aide de Dieu li livres est assousvis en dous parties. La premiere partie si devise comment

L'illustration de l'ouvrage ne se borne pas à emprunter aux figures des manuscrits. Elle puise à ce qui était alors l'élément d'identification et d'authentification par excellence c'est à dire le sceau (ci-contre et p 5).

Louis IX, le roi « bon monnayeur », est également évoqué par la reproduction des monnaies qu'il a frappées

Les lieux de ses aventures enfin sont cartographiés

On l'aura compris Natalis de Wailly se saisit de tout ce que nous appelons aujourd'hui « les sciences auxiliaires de l'histoire », linguistique, paléographie, sigillographie, numismatique, géographie historique pour étayer ses choix et initier son lecteur à la dégustation des belles *histoires* du « beau Moyen-Âge » dont la narration franche et imagée de Joinville fait assurément partie.

Non content d'utiliser ces disciplines encore jeunes, dans le corps de l'ouvrage, il complète ce dernier par 166 pages d'*Eclaircissements* qui sont autant d'études diverses : le pouvoir royal, le système monétaire de Saint-Louis, les armes défensives, le vêtement, l'étude de l'adverbe 'nouvellement' comme celle du mot 'fief', les Assassins et le Vieux de la Montagne, la langue et la grammaire de Joinville, l'épithète composée par ce dernier, les sceaux...

De Wailly s'était adressé à Auguste Longnon pour la réalisation des trois cartes hors-texte en couleur (Méditerranée occidentale, Palestine/Egypte, Royaume de Saint Louis) qui accompagnent l'ouvrage.

Les *Eclaircissements* sont l'occasion pour ce dernier d'adjoindre à ses cartes 50 pages complémentaires où il justifie ses arbitrages (aires cartographiées, localisations, choix de la date de 1259 pour saisir la *France de Saint-Louis*, carte qui comporte 1100 noms, la représentation des limites des duchés, comtés et quelques vicomtés ainsi que l'emplacement des châteaux).

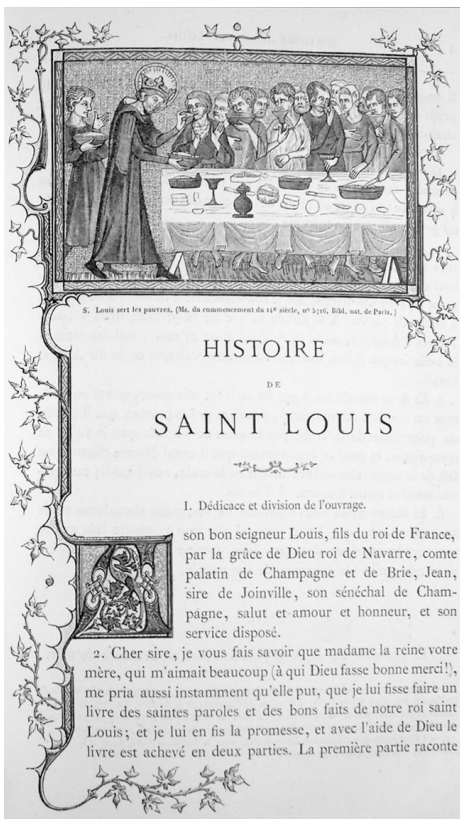
Cela conduit Auguste Longnon à publier la liste alphabétique de tous les fiefs du Royaume depuis Agde (comté de) jusqu'à Velay (comté de).

L'ouvrage se termine par 58 pages de *Vocabulaire*, une *Table des matières*, un *Index* (19 p) et une *Table des planches et ornements*.

Chacun peut butiner comme il l'entend dans ce gros volume qui par la qualité de ses textes, l'abondance et la variété de ses illustrations réussit le tour de force de rester toujours attrayant.

Le *Joinville* de Natalis de Wailly est une somme, qui rassemble toutes les connaissances disponibles en 1874 sur le siècle de Joinville.

Ce modèle de rigueur scientifique appliquée à la philologie et à l'histoire, n'est pas seulement un livre savant, c'est un manifeste. Par son exigeante approche pluridisciplinaire il a mis le barre très haut pour ses successeurs.



Agnès Thépot

Nous avons choisi une disposition qui permet de se rendre compte de la façon dont, dans le *Joinville* de Natalis de Wailly, le texte en vieux français (page de gauche) est placé en regard de sa traduction (page de droite).

Le début enluminé de l'*Histoire de Saint Louis* du manuscrit 13 568 de la B.N. reproduit en chromolithographie dans l'ouvrage de Natalis de Wailly, est photographié, hélas en noir et blanc, en page 3.

Les clichés sont de J-N Cloarec.



Sceau de Louis IX jusque vers 1250

Ambroise Firmin-Didot

1790-1876

Ambroise Firmin-Didot est issu d'une dynastie de libraires-imprimeurs-papetiers installée à Paris depuis 1713 à qui l'on doit beaucoup d'inventions dans le domaine de la papeterie (papier sans fin) et surtout de l'imprimerie (invention de caractères, stéréotypie...).

Ambroise fils aîné de Firmin Didot (1764-1736), fait des études de grec ancien et moderne ce qui lui vaut, en qualité d'attaché d'ambassade à Istanbul, de voyager à partir de 1816, dans tout le Proche-Orient et explique qu'en 1823 il soit l'initiateur du mouvement philhellène de soutien aux Grecs insurgés contre les Ottomans.

Lorsqu'en 1836 il hérite, avec son frère Hyacinthe, de l'entreprise familiale, celle-ci compte, toutes branches confondues, plus de mille ouvriers. Même après la vente de la fonderie de caractères en 1840, la librairie, l'imprimerie et la fabrication de papier en font toujours de très grands entrepreneurs. Conseiller municipal de Paris depuis 1848, Ambroise Firmin-Didot (« Firmin-» façon de se distinguer de la branche issue de son oncle Pierre) veille jalousement à faire échouer toute initiative qui pourrait nuire aux entreprises familiales comme, par exemple, le droit d'octroi sur le papier.

C'est en tant qu'*entrepreneur* qu'Ambroise est rapporteur des sections « imprimerie » aux expositions universelles de 1851 et 1855 et qu'en 1860 il reçoit la Légion d'Honneur.

C'est le *libraire lettré* responsable de savantes rééditions d'Henri Etienne et de du Cange, qui devient *imprimeur de l'Institut* en 1860 et, le *collectionneur passionné* qui entre en 1872 à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

La dispersion à Drouot en 1878 de sa riche collection de manuscrits, incunables et livres anciens fut un événement considérable.

A.T

Connaissiez-vous le G.P.C. ?

Il était de coutume au début du siècle dernier de prêter à l'année aux élèves du lycée de petits ouvrages, de dimensions modestes et pourvus de solides couvertures cartonnées qui renfermaient le texte des auteurs grecs, latins ou français qui figuraient au programme. C'est ce que l'on appelle les « petits classiques ».

L'emprunteur indiquait la date de l'année en cours, son nom, sa classe sur une feuille (rose le plus souvent) collée sur la 2^{ème} de couverture. Ces indications sont un des intérêts présentés par l'examen de ces petits ouvrages. Il y en a un autre ce sont les dessins, plaisanteries, caricatures... dont (honte à eux !) les élèves ont recouvert les volumes confiés à leurs soins.

Jean-Paul Paillard et Jean-Noël Cloarec ont commencé une campagne d'enregistrement systématique de ces inscriptions dont nous comptons rendre compte ultérieurement. Un événement récent nous incite cependant à lever le voile sur un secret révélé par cette campagne : l'existence du GPC.

L'événement c'est l'évacuation pendant une semaine du 2, Galerie du Théâtre où se trouve -entre autres- la brasserie *Le Piccadilly*.

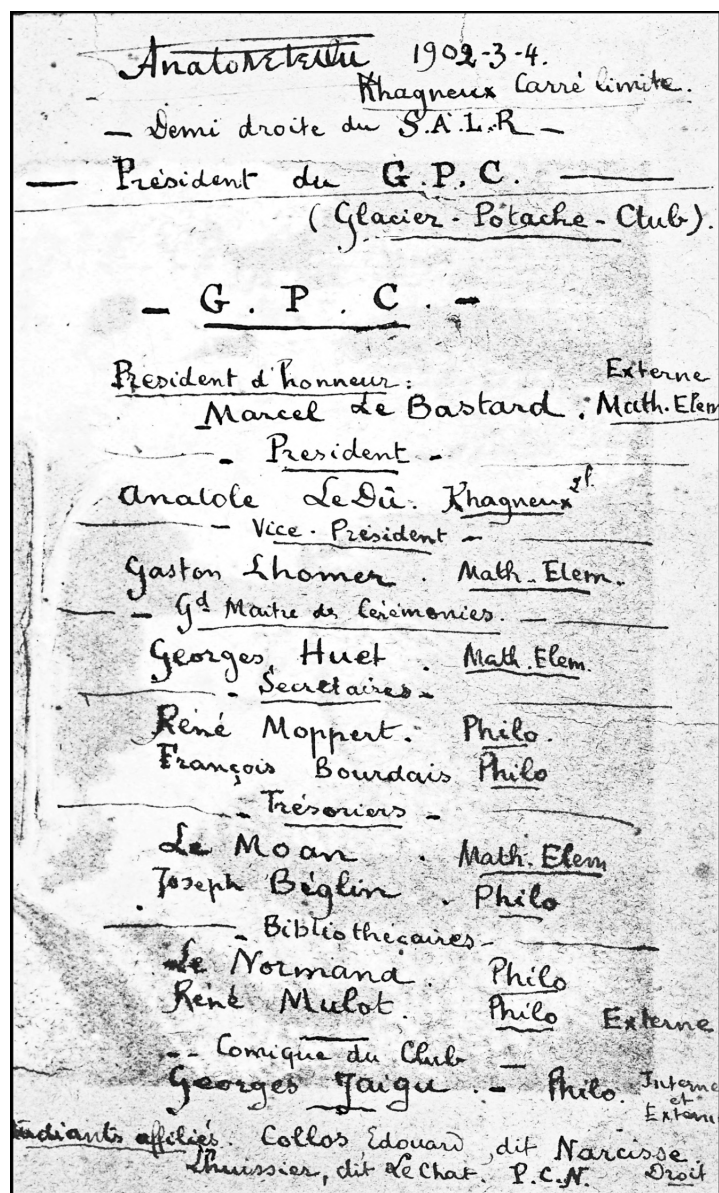
Nos lecteurs n'ignorent pas que cet établissement s'est installé à la place d'un grand café nommé *Le Glacier*.

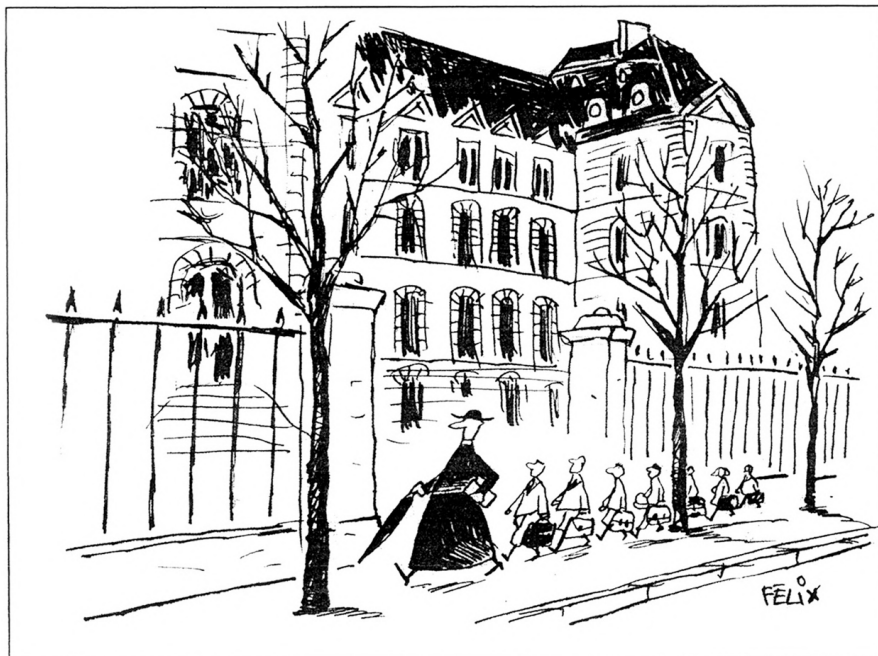
L'examen de la 3^{ème} de couverture du *De Oratore* de Cicéron confié à Anatole Le Dû, nous révèle l'existence d'une société secrète de lycéens et d'étudiants le G.P.C.

Le président n'en est autre que l'emprunteur, le dénommé Le Dû en personne et le repaire du groupe ce fameux *Glacier*.

Nous laissons à nos lecteurs Rennais le soins de découvrir la liste des conspirateurs du « Glacier Potache Club ». Ils y trouveront peut-être le nom d'un de leurs grands ou arrières grands parents ! S'ils ont des informations sur cette confrérie elles sont les bienvenues !

Agnès Thépot





Présences ecclésiastiques dans un lycée d'Etat

Le précédent dossier consacré à la Chapelle du lycée et à ses vitraux nous a valu de recevoir des courriers contenant des précisions importantes sur l'équipement et le fonctionnement de cette chapelle.

Comme par ailleurs B. Heudré vient de publier aux PUR les « Souvenirs et observations de l'abbé Duine » qui a été l'aumônier du lycée de 1906 à 1924, il nous a paru intéressant de faire un dossier rassemblant ces informations qui ont en commun d'évoquer le déroulement d'activités religieuses et la présence d'ecclésiastiques au sein de notre lycée, lycée d'Etat depuis 1802.

A l'époque de la création du lycée le pouvoir consulaire, laissant à d'autres l'essentiel de l'enseignement primaire et tout l'enseignement féminin, ne s'intéresse qu'aux lycées d'Etat chargés de l'instruction des garçons.

Les lycées, institutions d'un Etat reconnaissant toutes les religions, ne pouvaient avoir de caractère confessionnel. Norbert Talvaz dans son étude sur « *Les aumôniers du lycée de Rennes* » montre bien que malgré l'opinion du Corps Législatif, la décision de nommer dans chaque lycée un aumônier, est le fait du seul Bonaparte (arrêté du 10-12-1802).

Cette décision était très politique : en faisant une place à la religion, elle visait à apaiser l'opinion et à développer l'obéissance des futurs citoyens. Elle était dans le droit fil du Concordat signé avec le Saint Siège le 16 juillet 1801. Concordat bientôt suivi d'accords avec les consistoires calvinistes et luthériens réorganisés et, en 1808, avec les juifs dotés à leur tour d'un statut et dont les rabbins étaient également rémunérés sur le budget des cultes.

Le monopole de l'enseignement confié en 1808 à la « Corporation laïque » appelée « Université » (qui avait vu le jour en 1806), ne remit pas en cause le statut rémunéré des aumôniers qui sont catholiques dans leur écrasante majorité. Il en fut ainsi sous tous les régimes du XIX^e siècle.

La loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat du 9 décembre 1905 prévoit encore que les budgets des collectivités (Etat, département, communes) *pourront* supporter les « dépenses relatives à des services d'aumônerie ».

En octobre 1907 cependant, le Conseil d'administration du lycée de Rennes est appelé à se prononcer *pour* le maintien de l'aumônerie, les émoluments de l'aumônier -comme celui du pasteur protestant, présent depuis 1900- seront assurés par le relèvement des frais de pension et demi-pension des élèves suivant l'enseignement religieux. L'aumônier, qui est alors l'abbé Duine, ne touche plus que 40% du salaire d'un professeur au bas de l'échelle (NT.op cité)

L'aumônier et le pasteur ne sont pas les seuls ecclésiastiques présents au lycée : l'infirmerie et la lingerie y ont été longtemps tenues par des religieuses appartenant à la Congrégation des Filles du Saint Esprit. Elles ont dispensé leur soins aux élèves jusqu'en 1958. Nous les évoquerons également.

A.T.

Les compléments d'information concernant la chapelle qui nous sont parvenus émanent de Paul Fabre et pour son équipement, de Jos Pennec. Par souci de clarté nous les avons rassemblés en les classant par ordre chronologique.

Heurs et malheurs de la chapelle

Les dons de l'Impératrice Eugénie

Paul Fabre

L'Impératrice Eugénie avait sur sa « cassette personnelle » acheté une chasublerie (la plus riche de Rennes) et des « vases sacrés ». Le don date du voyage à Rennes [en 1858] et les vases ont pu être utilisés avant 1879 [dans l'ancienne chapelle]. L'impératrice soucieuse d'implanter sa marque comme dans pas mal de monuments du second empire (...) a fait un don affecté dans les travaux du lycée à la construction de la nouvelle chapelle (...). [Elle] voulait quelque chose de grandiose et pensait à la chapelle du château de Versailles, bien entendu en plus petit. On finira par se résoudre à une chapelle inspirée du haut de celle de Versailles en abandonnant résolument l'idée du Recteur de 1862¹ et de sa « Sainte Chapelle ». Le clocher que celui-ci envisageait aurait nui au prestige de l'aigle impérial surmonté de son clocheton !

Construction et équipement de la chapelle

Jos Pennec

Le 21 juillet 1862, le maire Ange de Léon rappelle à Martenot les conditions des travaux : « Ceux qui sont en voie d'exécution sont dirigés exclusivement par la ville et à son compte ; l'acquisition des baraques et les clôtures du côté de la rue Saint-Thomas doivent être faits à frais communs par l'État & la Ville ; enfin l'acquisition de la maison Robiou et les travaux qui en sont la conséquence : redressement du pavillon de jonction, construction de la chapelle... doivent être exclusivement à la charge de l'État ».

Le coût de l'opération semble en effet avoir retardé considérablement la réalisation du projet².

Ce qui est sûr c'est que, le 18 janvier 1877, le Ministre de l'Instruction publique annonce au Recteur « qu'il a définitivement approuvé le projet de la chapelle du Lycée de Rennes et qu'il consacrera à ce travail une somme de cent vingt mille francs... sous la réserve que... l'administration municipale s'engagera... à entreprendre sous bref délai la reconstruction des anciens bâtiments qui menacent ruine... et qu'elle consente à lui prêter son concours pour la direction et la surveillance des travaux ». Les travaux de construction de la chapelle, réalisés de 1877 à 1879 par l'entreprise Lahaye sont réceptionnés le 29 avril 1880 et les sculptures extérieures de la chapelle, œuvres de Leofanti, font l'objet d'un règlement de 5996 francs le 2 mai 1879. Le montant total de la dépense s'élève à 135935,44 francs. L'emménagement de la chapelle, prévu pour le 1er septembre 1878, subit quelques mois de retard sans doute dû à la récupération de l'ancien mobilier de la chapelle du vieux Lycée démolie au début de 1879. L'ancien autel est transporté provisoirement dans la chapelle neuve, ainsi qu'un « vieux confessionnal en sapin en mauvais état », les anciens bancs et la balustrade de communion.

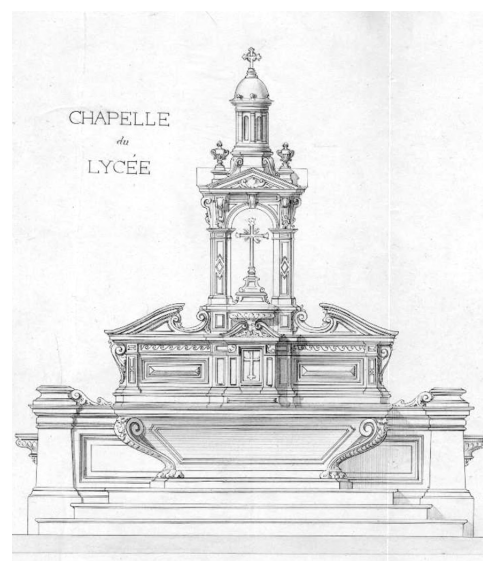
À la rentrée de l'année scolaire 1879-1880, la maison Rouxel Le Dain, 3 rue Motte-Fablet, fournit pour la décoration de la chapelle : une croix d'autel en bronze argenté (16 fr), une exposition en bois doré de style roman (120 fr) et une coquille naturelle pour bénitier (2,50 fr)³.

Au cours des quinze années suivantes, l'intérieur de la chapelle reste en l'état : les parements intérieurs sont en moellon avec enduit fini en plâtre, les vitraux sont montés sur plomb avec armatures en fer et grillages à l'extérieur ; plancher, autel, lambris et bancs sont récupérés dans l'ancienne chapelle comme vraisemblablement l'harmonium « Alexandre » retrouvé au lycée. (Echo n°21, p 2)

En avril 1893 le mariage d'Isabelle Jarry, fille du recteur d'Académie, et de George Piétrésson de Saint Aubin a lieu dans la chapelle du lycée. Les mariés n'ont pas eu droit aux grandes orgues.

Il faut attendre en effet le mois d'août 1893 pour la fourniture d'un orgue par la maison Claus et le 19 juin 1894 pour la réception définitive de l'instrument par la commission présidée par M. Vadot, secrétaire général de la mairie de Rennes.

Les travaux de décoration prévus par J.-B. Martenot pour remplacer les éléments de récupération sont revus à la baisse par son successeur l'architecte Le Ray. Dans les différents rapports que celui-ci adresse au Maire en janvier et mai 1898, il détaille la nature de ces travaux après avoir précisé que « le principe de décoration adopté pour la chapelle du Lycée est des plus simples ».



¹ P. Fabre fait allusion à un rapport du 5 mai 1862 (cité par Jean-Yves Veillard dans sa thèse) où le recteur souhaitait avoir les fonds pour construire une chapelle « simple nef avec contreforts extérieurs » en style gothique où « s'élèverait au dessus de la charpente une flèche de clocher dans le style de celui de la Sainte Chapelle de Paris, avec moins de richesse bien entendu ». La chapelle du lycée devait être dédiée à Saint Louis, roi de France.

² Ce qui rend peu crédible le paiement de cette chapelle sur la cassette personnelle de l'impératrice (mais n'exclurait l'existence d'un don affecté NDLR)

³ L'abbé Duine dans ses *cahiers* (voir p 13) précise que cette chapelle « a été bénite solennellement le 5 octobre 1879, par le vicaire général, assisté du curé de Toussaints et de plusieurs autres ecclésiastiques, en présence de M. Jarry, recteur de l'Académie, et de l'Administration et des professeurs du Lycée ».

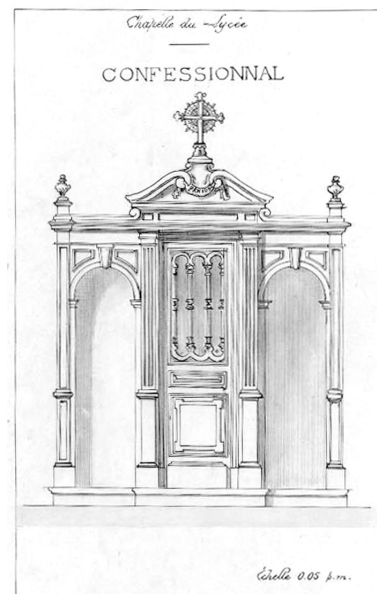
Ceci se traduit par une réduction significative des dépenses primitivement prévues pour l'autel, le confessionnal et le chemin de croix. Il supprime complètement les lustres de la chapelle, « Monsieur l'aumônier ayant déclaré que de simples girandoles lui suffisaient ». Pour être sûr de ne pas dépasser la dépense prévue, il réalise lui-même un croquis d'autel et de confessionnal qu'il soumet à M. Rual, ébéniste à Rennes, « après lui avoir fourni toutes explications et donné tous renseignements nécessaires » sur la façon d'exécuter ces deux meubles. « La maison Rual a l'habitude de ces sortes de travaux. Elle a un personnel habile et du bois sec en approvisionnement ».

Le 20 octobre 1898, l'autel avec retable et le confessionnal Louis XIII⁴ sont livrés ainsi que le palier de l'autel et les 14 stations du chemin de croix en chêne verni et forme de croix de Malte au-dessous de chaque trumeau de fenêtre.

Les bancs et la balustrade de communion sont consolidés, les estrades et prie-Dieu pour les surveillants des élèves pendant les offices font l'objet d'une demande appuyée du proviseur car « l'éclairage se fait à l'aide de quelques bougies » et « les élèves en profitent pour faire du bruit ». Les travaux de peinture consistant « en peintures unies et quelques filets » sont confiés à la maison Jobbé-Duval :

« La peinture des lambris est à deux tons. Les enduits...seront passés à 4 couches de peinture : la première à l'huile teintée avec bonne proportion de litharge pour donner un fond résistant, la dernière couche sera gobetée à grain fin pour produire un petit jeu de lumière et rompre la monotonie des teintes unies...Les ébrasements des fenêtres, les voûtes, les meneaux seront de tons différents...Les peintures seront faites au blanc de zinc...Les filets d'encadrement de la fenêtre viennent se rattacher au talon placé au-dessus du lambris et forment l'encadrement du chemin de croix... ».

Ainsi s'achèvent l'emménagement et la décoration de la chapelle du Lycée qui fut utilisée pour le culte jusqu'à la fin des années 1980. ⁵



La reconstruction de la Chapelle après les destructions de 1944

Paul Fabre

A mon arrivée à Rennes le 12 novembre 1944, elle était dans un état lamentable avec les vitraux brisés, la toiture délabrée, etc... La reconstruction fut longue et du petit appartement que nous avons occupé au dessous des salles de dessin⁶ (...) je l'ai vue pendant plusieurs années.

Je me souviens surtout que sa toiture était un rendez-vous de chouettes, plus d'une demi-douzaine, avec sur la croix, perché un solennel chat huant. Dans le cour de la chapelle, des élèves se fauflaient et l'un d'eux ramassa un petit tuyau d'orgue en étain pour en faire un pipeau, ce qui amena l'entrepreneur chargé du travail à accuser les élèves de la disparition des petits tuyaux d'orgue, qui avaient été semble-t-il dérobés par ses ouvriers, qui les avaient démontés et revendus au poids, à prix intéressants.

C'est la chapelle Saint François-Xavier [de l'église Toussaints] qui servit pendant plusieurs années de chapelle au lycée, les pensionnaires y venant par la cour des cuisines. (voir p 12)

Dans les nombreux lycées que j'ai fréquentés pendant 40 ans, la chapelle était une des caractéristiques du Lycée d'Etat et à Montauban j'ai même connu deux chapelles, une catholique et une protestante.

C'est peut-être ce caractère qui a fait que tout le personnel du Lycée, des catholiques pratiquants aux indifférents et aux anticléricaux s'est passionné pour cette reconstruction.

Quand la chapelle a été réutilisée, avec sa grande porte dans le couloir menant à « l'entrée de la chapelle » sur l'avenue Janvier et sa petite porte donnant sur « la cour de la chapelle », ce fut un événement. Les deux professeurs de dessin **Geffroy** et **Rachebœuf** avaient, spontanément, exécuté deux peintures longilignes de part et d'autre de la grande baie vitrée du fond de la chapelle représentant St Louis et St Yves et je regrette que cette contribution volontaire de deux professeurs à la reconstruction ne soit plus visible (détruite ?).

Mademoiselle **Cuelenaere**, professeur de musique du Lycée qui avait formé une chorale la fit amplement participer à l'office.

La tribune où on montait par un escalier en fer tournant comportait un orgue qui (...) avait le meilleur son de Rennes. C'était Victor **Janton**, professeur de philo qui tenait la place d'organiste.

Près de l'autel, à gauche il y avait le « banc d'œuvre » où mon père, le proviseur⁷ assistait à l'office, aux côtés du censeur Puchelle (révoqué sous l'Occupation comme franc-maçon), les « invités » étant assis sur des chaises devant l'autel et les élèves internes (et quelques externes) assis sur des bancs, sous la surveillance du surveillant général Tapie et un certain nombre dans le couloir d'entrée.

⁴ Chose intéressante : les confessionnaux des *transepts* de Toussaints datent des années 1880 et ressemblent étrangement au modèle du croquis. Ils sont attribués à la même maison Rual.

⁵ Les renseignements ci-dessus figurent dans les liasses M 168 et M 152 des archives municipales. Cote des dessins d'E. Le Ray (1898) : 2 Fi 2734 et 2Fi 2733

⁶ L'appartement du proviseur était inhabitable.

⁷ Dans le lycée l'aumônier était placé sous l'autorité directe du proviseur qui avait naturellement une place près de l'autel.

Il y eut messe tous les Dimanches, devant, en général deux cents élèves ou plus et dans la semaine, la petite porte était ouverte pendant la récréation de 16h à 17h, pour permettre aux élèves qui le désiraient de se recueillir.

Tous les ans il y avait, le dimanche de la Trinité, la « communion solennelle » des élèves de 6^e (environ 120, c'est-à-dire presque tous) et deux heures après presque autant de confirmants (la confirmation tous les 2 ans était en effet devenue annuelle au bout d'un certain temps).

C'était le Cardinal Roques, archevêque de Rennes, qui venait confirmer les élèves et célébrer la messe. Il venait en « capa magna » et barrette rouge, disant « ça leur fait tant plaisir aux gamins » et adressait un mot à chacun d'eux à la sortie.

Il disait à mon père, qui avait comme lui été à Montauban, Aix, puis Rennes, « j'aime beaucoup ce dimanche, je préside la confirmation au lycée le matin et l'après-midi je préside la fête des écoles libres au Parc des Sports ! » (...)



23 mai 1948 • Mgr Roques et les confirmants

Les confirmants ont un col blanc sur un blazer bleu marine et un pantalon en serge blanche qui les distingue de ceux de St Vincent, entièrement vêtus de sombre. A droite le censeur Paul Puchelle (Coll. P. Fabre)

Les aumôniers après 1944

J'ai connu dans cette chapelle pendant près de 15 ans le chanoine Baudry, avec son solide accent paysan de Tremblay, préoccupé de défendre l'enseignement laïc, en disant : « pendant ma carrière au lycée j'ai fait plus de prêtres que les deux collèges catholiques ». Il passait tous les jours dans la salle des professeurs où il avait d'excellents rapports avec ses « collègues » de toute tendance.

Il y eut après lui l'abbé Bagot pendant 8 ans, puis deux aumôniers successifs qui eurent peu de rayonnement et dont l'un eut l'idée de dire au proviseur de l'époque qu'il n'avait pas besoin de la chapelle puisqu'il était près de Toussaints (..) et qu'en conséquence il abandonnait volontiers la chapelle pour en faire une salle de sport. L'abbé Lemoine, aumônier de 1975 à 1976 y rétablit partiellement le culte, récupérant les deux salles de la sacristie, qui donnent directement sur l'arrière et l'angle de la rue Saint Thomas et de l'avenue Janvier. Après lui mon ancien élève Jean Duckaert, sans expulser la gymnastique, cantonnée dans la première moitié de la chapelle, organisa dans celle-ci et dans la sacristie (en plus de la salle du 2^e étage de la façade, siège de l'aumônerie) des cours d'instruction religieuse et des messes pendant la période de l'Avent, du Carême, de Pâques et de la Pentecôte. Mais après son départ en 1989 l'aumônerie, avec un simple prêtre *accompagnateur* abandonna définitivement la chapelle qui finit par devenir ce qu'elle est actuellement.

L'abbé Duckaert avait été amené à constater avec l'intendante du lycée une disparition étonnante : de la chasublerie et des vases sacrés [offerts par l'Impératrice Eugénie (cf. ci-dessus)] il restait fort peu de chose ; ce trésor avait disparu ; l'intendante a pensé que les deux aumôniers épisodiques avaient dû les donner aux missions. Les quelques ornements et vases sacrés restant iront après le départ de l'abbé Duckaert rejoindre Toussaints.

Servitudes de l'église devenue Toussaints

La première était la possibilité pour le lycée d'utiliser l'église pour certaines cérémonies, possibilité dont nous avons usé assez souvent pendant l'indisponibilité de la chapelle.

L'autre servitude était le monopole pour le lycée de l'utilisation de la tribune à droite du chœur⁸. Le lycée avait l'entretien de cette tribune. Après 1944 ce fut l'occasion d'histoires croquignolesques.

L'église ayant subi des dégâts, la barrière de la tribune donnant sur la nef était totalement descellée. Le lycée et l'église étaient deux bâtiments municipaux différents et les crédits de réparation étaient nettement séparés. Pour remettre la barrière en état, la sceller solidement, s'occuper de la réfection intérieure de la tribune l'architecte qui s'occupait du lycée disait « *c'est dans Toussaints, cela doit être pris dans les crédits de la reconstruction de l'église* », l'architecte de l'église disait « *c'est une partie du lycée, ça doit être pris sur les crédits de reconstruction du lycée* ». Cela a duré plus de 20 ans.

En évitant d'aller trop à gauche dans la tribune, on se serrait. Les religieuses qui s'occupaient de l'infirmerie et de la lingerie y venaient « en grande tenue » blanche et noire tous les dimanches comme l'intendant et assez souvent mon père et moi, puis -après sa conversion- le censeur Puchelle. Quand pour des cérémonies religieuses l'église était comble (communions essentiellement), le curé sollicitait du proviseur l'autorisation d'y faire monter une douzaine de personnes qui venaient par la porte du petit lycée.

Après le départ des religieuses, il y eut moins de monde. Le deuxième successeur de mon père, Boucé, très pratiquant, préférait aller à la messe dans l'église elle-même. Quand il partit pour les Gayeulles, il apparut que cette tribune ne servait plus beaucoup et un accord la rétrocéda à la paroisse ; la porte donnant sur le chœur fut rouverte et celle sur la cour fermée et... enfin la balustrade fut réparée.

⁸ Seul accès à partir du lycée, une petite porte sur la cour des cuisines ; un escalier menait à la tribune mais la porte vers le chœur de l'église était murée.



A sa table de travail peu avant la mort (Op. cité, doc. ADIV-série GF)

La publication des **Souvenirs et observations de l'abbé François Duine**, (texte édité par le P. Bernard Heudré aux Presses Universitaires de Rennes, novembre 2009.) a fait connaître cet ecclésiastique si peu conventionnel qui s'exprime avec « une vigueur, une liberté, une impertinence parfois, qui ne doivent pas occulter la profondeur de l'expérience humaine et intellectuelle de ces pages. Certaines sont d'une écriture splendide. » (B. Heudré)

AU LYCÉE AVEC L'ABBÉ FRANÇOIS DUINE

Aumônier du lycée de garçons de 1906 jusqu'à sa mort en 1924, l'abbé Duine avait un avis mitigé sur la Chapelle : « l'architecte était M. Martenot, dont une rue porte aujourd'hui le nom. La variété des matériaux (granit, brique, pierre blanche), la bonne grâce du dessin, rendent cet édifice Louis XIII fort agréable de l'extérieur ; mais l'intérieur forme une salle bien froide pour des enfants ».

Il se plaisait au lycée : « j'ai toujours incliné mes amitiés et mes espérances vers l'Université qui m'apparaissait comme une bourgeoisie de mœurs plus douces et plus fines, de culture plus rare, une corporation lettrée, savante, éducatrice, un clergé d'esprit libre, le foyer de notre univers moral. L'Université, reconnaissant la conscience, la raison, l'expérience, comme principes directeurs, peut se réformer, s'adapter, se renouveler et devenir le sel de la terre. », (...) « mais qu'on ne s'imagine pas que je tombe du haut mal d'admiration », (...) « La caste universitaire a ses pontifes, ses polichinelles, ses laquais, ses gargouilles... ».

Pénétrons avec l'aumônier dans le vieux bahut :

Notre Inspecteur d'Académie

« Grand, bel homme, blond et élégant, M. Gaston Dodu, dont le nom semble en harmonie avec sa personne, a une idée avantageuse de sa Dignité Inspectorale et de sa Science Géographique. Il aime entendre les petits cancons et recevoir les petites flatteries. M. l'Inspecteur d'Académie n'est pas agrégé, soulignent les professeurs du lycée qui lui reprochent d'avoir pris la Politique pour patronne. Cependant, il est Docteur ès Lettres, et j'admire en lui l'abondance du travail et de la plume. Il exprime aujourd'hui des idées, différentes de celles qu'il professait jadis, et qui avaient servi à son avancement. N'est-ce pas le propre de tous les aspirants aux places publiques et de tous les fonctionnaires de constituer les miroirs réflecteurs du gouvernement ? ».

Le proviseur Croisy

« M. Croisy, proviseur, qui se nommait Désiré (ironie des noms !) était, en style de Hugo, 'l'homme punique'. Il revenait de Tunis, dont il avait dirigé le lycée fort habilement, si l'on juge par les décorations dont il parait sa robe le jour de la distribution des prix, (...). Un point indubitable, c'est qu'il excellait à se faire valoir, et, dirait Montaigne à donner un faux-train à sa langue, 'je n'ai jamais rencontré l'égal de cet homme en mensonge' affirmait le cardinal légat en parlant d'Henri II d'Angleterre. Par un certain côté, M. Désiré Croisy était donc royal. Car il mentait pour tout, toujours et sans nécessité. Comédien achevé, capable de prendre tous les tons, depuis le ton bonhomme et confiant, jusqu'au ton magistral, grave, sage, nuancé, il était suivant les occasions, homme du monde et courtois ou bien rococo et insolent. Il ne croyait à rien sinon à son autorité. Mais il avait pour elle un culte de dulia et d'hyperdulia, de latrie et d'idolâtrie. C'était là sa religion. De cœur pas de trace, (...) je ne crois pas que sa main ait jamais donné chaud à un élève. Ce grand maigre, atteint d'entérite, avait une peur comique de la mort, des refroidissements et des microbes. Quand il entrait dans une classe, fût-ce pour cinq minutes, il examinait immédiatement l'état de l'atmosphère et des portes et fenêtres, enlevait un pardessus, dénouait une cravate, s'asseyait après une étude préalable de la chaise... ».

Le proviseur Lamarche

« Et M. Lamarche, qui avait été jadis censeur dans la maison fit la rentrée d'octobre 1917. Méridional, figure sympathique, belle barbe noire, geste avenant, sourire aux lèvres, estomac excellent, il enchantait les familles et fut accueilli avec faveur par le personnel. Il comprit qu'une première communion ne doit pas manquer de musique, ni de fleurs, ni de lumières, (...) il m'effaroucha même, tant il voulait de tralala, et un beau fauteuil dans le chœur où l'assistance entière le verrait bien... ».

Quelques professeurs

« La masse accusait d'arrivisme deux professeurs du Lycée, M. **Rébillon**, socialiste qui enseignait l'histoire, et M. **Beck** qui enseignait la littérature. Or M. Rébillon est un laborieux, un esprit distingué, un convaincu avec qui j'ai toujours entretenu d'agréables relations. Quand au jeune M. Beck qui faisait des conférences sur l'espéranto et sur le romancier Zola, et qui parlait de Pascal en homme qui en est revenu, je l'avais en médiocre estime ». [Duine ajoutant toutefois dans une note qu'il était un bon professeur qui ne faisait jamais d'allusions déplaisantes aux choses religieuses]. Le corps professoral admirait plutôt M. **Dugas**, régent de philosophie, d'un anticléricalisme sans intelligence, mais dédaigneux de la politacaillerie. Esprit bourgeois, penseur sans grande originalité, écrivain clair, correct, froid, il a une armoire philosophique suffisamment assortie, bien rangée, bien époussetée, en reliure terne. Il représente la moyenne universitaire... »

« M. **Fromont** qui enseigne les sciences naturelles, proclame en classe la doctrine de l'évolution et du transformisme et apprend aux écoliers que le monde possède en lui-même toute son explication. Il y a dans l'homme des os anti-catholiques dit-il... »

L'aumônier victime d'un complot...

« Dès le 19 avril 1907, je fus mandé au palais épiscopal. Là on me dévoila à moi-même mes crimes mes plus secrets : je refusais les sacrements aux lycéens en agonie ; j'empêchais les élèves de faire leurs Pâques, et j'étais, par la brièveté de mes allocutions à la chapelle, mon mépris de la parole de Dieu ; bref, j'étais le prêtre d'un complot anti-religieux ». Un complot ? Une machination diabolique conçue sans nul doute par des anticléricaux ? « Je n'eus pas trop de peine à démontrer à ces Messieurs le mal-fondé, voire l'imbécillité de cette accusation. Pour se défendre, ils invoquèrent la pureté de leur source. Et je compris que la supérieure des religieuses du Saint Esprit qui faisaient le service de la lingerie au lycée, était l'unique canal de ces calomnies, (...) j'avais négligé de faire des confidences à la Révérende Mère et de solliciter ses avis. Etre d'une politesse parfaite avec les religieuses, en me tenant à distance de ces créatures spéciales, tel était mon plan, tel était mon crime. Grande, maigre, les yeux durs, le nez pointu, elle était avide d'exercer de l'autorité et de recevoir des flatteries. Toutes les intelligences et toutes les ruses des femmes se rencontraient en cette nonne orgueilleuse, avec un fond de malveillance dans l'esprit et d'insensibilité dans le cœur. Elle déployait une promptitude, une facilité, un naturel dans le mensonge, et une abondance têtue dans la réplique, qui déconcertaient d'une manière amusante M. Croisy lui-même. Elle se confessait à l'abbé Girard, curé de Toussaints, maniaque du cléricalisme, qui avait fulminé l'excommunication contre le proviseur au temps des inventaires et qui cherchait par tous les moyens à discréditer l'enseignement laïque. On pense quel précieux instrument était pour lui cette maîtresse d'espionnage. Ensemble le directeur et la pénitente gémissaient sur le satanisme de l'Université, l'un faisant porter le mal sur le proviseur, l'autre sur l'aumônier. Ils arrivèrent à la conclusion que Monseigneur devait être éclairé sur les mystères du lieu infâme. De là, cette dénonciation où la religieuse, ravie de jouer un rôle et de satisfaire ses antipathies, traîna son habit blanc et son petit collier du Saint Esprit ».

Une superbe confirmation !

« Le 26 mai 1907 Mgr Dubourg vint pour la première fois donner la confirmation au lycée. Ce bruit d'enclume fessière dont il martelait son discours [Il se frappait les cuisses], s'ajoutant au sifflement des s, aux grimaces d'une figure taillée dans le chêne tordu des talus campagnards, aux oscillations d'une mitre émue, excita parmi les enfants, inaccoutumés à la présence d'un tel clown, une folle envie de rire, qui déjà gagnait l'assemblée. Les plus pieux et les mieux élevés tirèrent de leur poche leur petit mouchoir blanc et l'enfoncèrent généreusement dans leur bouche pour étouffer tout éclat de rire désastreux. J'étais au désespoir, et les regardais avec un regard féroce pour interrompre le courant d'hilarité. Le Métropolitain expliquait à l'assistance le premier verset de la séquence : *Veni sancte Spiritus, et emitte caelitus lucis tuae radium*, (Viens Esprit Saint, et envoie du haut du Ciel un rayon de ta lumière). Il assurait que l'Eglise, si dévouée aux sciences et dont le Vatican est éclairé à l'électricité, avait prévu les découvertes les plus étonnantes, y compris celle du radium. C'est pourquoi il croyait bien faire en comparant les effets merveilleux du radium à ceux de l'Esprit Saint. (...) Ce discours d'une demi-heure, que l'éminent prélat avait préparé *ad usum haereticorum*, pour les convaincre et les éblouir, eut un succès universel. Le radium de l'Esprit Saint fit la joie des collègues et des presbytères. Non seulement il ne doute pas de sa puissance oratoire, mais encore il a confiance dans ses qualités d'écrivain. Il manque rarement l'occasion d'envoyer une *verbosa et grandis epistula* comme dirait Juvénal. Son style est un mélange de fadaises et de fadeurs, qui s' imagine être original, lorsqu'il est drôle, et qui pense être fort, quand il forhue ».

Le but de l'aumônier

« Mon programme fut alors celui-ci : dédaigner le nombre, éliminer peu à peu les internes qui s'exhiberaient sur mes bancs pour flâner ou s'amuser ; faire de l'instruction religieuse une étude variée, graduée et attrayante, en rapport avec l'âge des élèves ; tâcher de former une petite élite d'une réelle valeur morale ».

Il faut lire les centaines de portraits dressés par l'abbé. Il est très lucide, on s'amuse de voir comment il relate « l'incapacité de quelques parents à faire de l'éducation, (...) l'aptitude, magique, surnaturelle des pères et mères à être dupés par leur progéniture ». L'externat qui pourrait être parfait pouvant fournir « de la graine d'apaches. ». Il a la dent très dure, les prétentieux et les ignares ne peuvent trouver grâce à ses yeux, mais il sait reconnaître le mérite quand il le rencontre ; le maire de Rennes, Edouard Janvier a certes des manières populaires : « gros, joufflu, (...) vulgaire dans ses façons et vaniteux en diable... ». Mais il pense que Janvier « après la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et pendant la guerre était précisément l'homme de la situation, (...) il a travaillé au mieux de l'intérêt public. Et tout est là ».

Le savant et incisif abbé Duine mérite de ne pas être oublié.

(Extraits publiés avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur)

Les Sœurs, lingères et infirmière



L'infirmierie – lingerie

L'infirmierie de la cité scolaire se trouve actuellement logée au rez-de-chaussée, à proximité de l'entrée du Petit Lycée, dans ce qui en était autrefois l'*appartement du concierge*. Il n'en a pas toujours été ainsi. Depuis la construction du Petit Lycée (Collège actuel) par Martenot, jusqu'en 2002-2003, infirmierie et lingerie ont occupé la totalité, puis la majeure partie, du 1^{er} étage le long des galeries Ouest (lingerie, ouvrier, tisanerie) et Sud (salle de consultation, dortoirs des malades,) ; à la jonction des deux couloirs, dans le pavillon d'angle, se trouvaient l'infirmierie et la pharmacie avec, au-dessus au second, semble-t-il une chambre d'isolement.

Jusqu'en 1958 (?) des religieuses de la congrégation des Filles du Saint Esprit régnèrent sur ce vaste espace organisé à la dimension d'un internat très important (le lavage du linge était cependant confié - en 1950 du moins - à l'institution Saint-Cyr).

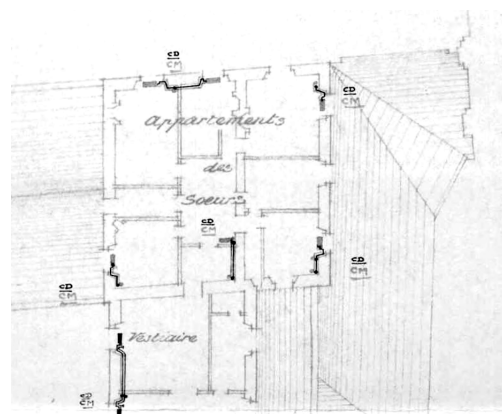
La fin des religieuses

Elles étaient trois à l'arrivée du proviseur Fabre, Sœur Marie l'infirmière qui, partie à la retraite, fut remplacée, Sœur Liebermann la maîtresse lingère originaire de l'île de Sein et Sœur Rose l'aide-lingère.

Elles logeaient au second étage au dessus de la conciergerie dans le pavillon situé près de Toussaint. (cf. ci-contre en 1936)

L'aumônier d'alors, l'abbé Baudry, allait chaque jour y dire la messe dans un petit oratoire et y prendre une collation.

Le départ à la retraite de Sœur Liebermann, ayant réduit à deux le nombre des religieuses, ce qui était incompatible avec la règle, les postes d'infirmière et de lingères furent confiés à des fonctionnaires dont Madame Guérin (épouse de René Guérin le factotum chargé du métal, de l'électricité, de la chaufferie) qui habitait déjà le lycée et travaillait à la lingerie ainsi que deux autres agents.



Appartements des Sœurs

1936 : plan d'installation du chauffage central (détail)

Voici la description du costume : leur habit de dessus se compose d'une camisole qui leur serre la taille et descend par derrière en forme de queue : cette queue est large et à plis de chacun six millimètres ; elle descend un peu au-dessous du gras des jambes ; une jupe qui leur va jusqu'aux talons, un tablier qui leur serre la ceinture au moyen d'un lacet. Du côté gauche, elles y mettent un rosaire en grains noirs ou couleur coco ; elles relèvent la pièce de leur tablier sur la poitrine et l'attachent avec des épingles ; elles portent au cou un mouchoir de moyenne grandeur, en calicot ou coton. La coiffure consiste dans un serre-tête, un bandeau qu'elles portent sur le front, un peu au-dessus des yeux ; une coiffe en mi-fil qui imite une grosse batiste, par dessus laquelle une autre coiffe en calicot ou coton, avec une partie saillante par derrière qui leur couvre le cou ; la seconde se relève à moitié par devant, ce qui laisse voir environ quinze centimètres de la coiffe claire. Les bandes des deux coiffes tombent pendantes sur le haut de la poitrine. Elles portent un crucifix placé dans la piécette du tablier, de manière qu'on n'en puisse voir que le haut et l'inscription. Depuis 1817, elles ont ajouté une colombe d'argent qu'elles portent suspendue à leur cou avec un cordonnet de soie noire, et qui leur tombe sur le milieu de la poitrine, comme symbole de leur qualité de Filles du Saint-Esprit. Elles portent une cape de camelot blanc, dont le capuchon est bordé d'une bande d'étamine noire. Tout le costume est blanc, et composé aujourd'hui des mêmes étoffes que dans l'esprit primitif de la règle, et fait de la même façon. Première classe, flanelle toute laine ; deuxième, étamine, et troisième, berlinge. Par crainte que l'uniformité n'eût pas assez d'ensemble on a déterminé les longueurs et largeurs (les manches ont une demi-aune d'ampleur).

Les Filles du Saint Esprit ou Sœurs Blanches

La communauté a vu le jour le 8 décembre 1706 au Légué, diocèse de Saint-Brieuc. En 1729 elle est reconnue comme congrégation charitable vouée aux soins des malades et à l'instruction des pauvres. La Maison-mère a été par la suite transférée à Saint-Brieuc. L'ordre désignait les sœurs du lycée, choix ratifié ensuite par le Rectorat.

Comme la plupart des costumes conçus au XVIII^e siècle, celui des Filles du Saint Esprit est particulièrement seyant et la coiffe, qui a pris de l'ampleur avec le temps, est spectaculaire. Quand elles sortent, les *ailes* de cette coiffe sont ramassées dans la cape.

P. Fabre
&
A. Thépot

ci-contre à gauche
et en haut,
la description de
l'*Encyclopédie théologique*
de JP Migne
(1844-1862)

ci-contre, à droite,
tableau de Emma Herland,
Les Sœurs Blanches, 1903.
(détail)



LA RECRE « déchaînée »

d'Yves Nicol et Jean-Paul Paillard

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										
11										

Horizontalement

- 1 • Pour se présenter ainsi il faut avoir l'habit net.
- 2 • Pour la télé c'est la conique.
- 3 • Niche pour chien et apéro pour opéra.
- 4 • Expulsai du gaz à effet de serre -/- dans le Vaucluse
- 5 • Ne sont pas nécessaires pour remplir cette grille.
- 6 • En Yougoslavie -/- Le Mendelevium.
- 7 • Le passé et le futur peuvent l'être.
- 8 • Un grand d'Inde -/- Roue creusée.
- 9 • Anneaux de cordage.
- 10 • 9^{ème} classe dans le système de Linné.
- 11 • Empêchés d'être féconds.

Verticalement

- A • Elle doivent avoir des rentes en plan.
- B • Obtenue en prenant suint de la laine -/- Nouveau Testament.
- C • Avec son crible seul les premiers restent.
- D • Tombés en enfance -/- il faut éviter de le faire dans les comptes.
- E • Côtiers pour les bateaux -/- Jouai à l'Indien.
- F • (Phonétiquement) c'est bibi -/- Partie d'un cercle -/- Début d'enlèvement.
- G • 1950 -/- Rouge dans l'eau -/- (De bas en haut) la fin des raids.
- H • (De bas en haut) le bûcheron de La Fontaine en était couvert -/- Vieille ville -/- Avec un « c » il participe souvent aux manifestations.
- I • Pas rassuré -/- Id est.
- J • Pour les adultes, ceux d'Alfred Binet ne sont plus nécessaires -/- Ont l'habit net.

Solution des mots croisés du numéro 34

Horizontalement

- 1 Carreleurs • 2 Oléoducs • 3 Reptiliens • 4 Dalila -/- Eau • 5 • OTASE -/- Asir • 6 Non sens -/- Fr
- 7 Nitouche • 8 Er -/- Il -/- Aman • 9 Retro -/- Neit (Tien) • 10 Ceinture • 11 Ecosaises.

Verticalement

- A Cordonnerie • B Aléatoire • C Replant -/- Tco (Oct) • D Rotissoires • E Edile Eulois • F Lula -/- Né -/- Na • G Eci (Ice) -/- Ashanti • H Usées -/- Emeus • I Naïf -/- Aire • J Susurrantes.



Un certain monsieur Olier

Non, ce n'est pas du célèbre curé de Saint-Sulpice (1608-1657) qu'il va être question mais d'un fameux surveillant général, Ernest Olier (1913-1985).

Au hasard d'une lecture...

Jean Rohou, (ancien élève du lycée, hypokhâgne) dans son « Fils de ploucs », tome II, p. 533 (éd. Ouest-France, 2007) rend compte de sa scolarité au lycée de Morlaix. On y trouve ceci :

« Un surveillant, Ernest Olier, qui s'était improvisé conseiller d'éducation avant la lettre, entreprit d'acculturer le brillant petit plouc. Il persuada l'Association des anciens élèves de me payer des leçons de piano, (...), après quelques leçons, j'obtins d'en être délivré. A la place, Olier voulut me donner des leçons d'équitation. Je déclinai doucement. Il se borna donc à une dernière incongruité : me faire lire les *Lettres portugaises*. Une pure abstraction dont le sens et la beauté m'ont entièrement échappé à l'époque. Un peu comme si vous proposiez Bach à un adolescent nourri de techno. »

Le parcours d'un homme.

Ernest Olier était né à Pleyber-Christ, bon élève au lycée de Morlaix, il aurait souhaité poursuivre ses études pour devenir ingénieur agronome ; la mort de son père contraria ce projet ; la ferme où ce dernier élevait des chevaux fut louée et il s'engagea tôt dans la vie active pour soutenir sa mère.

Lors de la guerre, il fut prisonnier en Allemagne, d'abord dans un camp, puis employé dans une ferme en Poméranie. Il a rendu compte de cette période dans un très beau texte en breton publié par les éditions Al Liamm. C'est un récit de qualité qui débute par la phrase « Vacansou bras am eus bet », (j'ai eu de grandes vacances).

Par la suite, il fut surveillant à Landerneau, puis Saint-Amand les Eaux, avant de revenir en Bretagne à Brest, puis au lycée de garçons de Rennes.

Il avait une très grande passion pour l'équitation.

Un surveillant général à l'ancienne.

M. Olier était bien conscient du rôle essentiel du surveillant général dans la bonne conduite du lycée. Ses colères étaient bien connues, les éruptions étaient violentes. Des éruptions qui ne s'apparentaient pas au type hawaïen, (laves fluides, absence ou presque de vapeurs), mais qui avaient tout du type vulcanien, (violence, émission de bombes et vapeurs épaisses). Les élèves du Lycée n'étaient pas spécialement difficiles, mais l'abandon du cadre ancien totalement répressif pouvait être exploité par certains. Les parents recevaient parfois des notes leur conseillant de faire manger leur héritier à l'hôtel Duguesclin puisqu'il dédaignait la saine nourriture de la cantine... Une fois, le refus de manger de la salade déclencha toute une affaire...

Toutefois, le « Surgé » était apprécié ; des élèves pas spécialement dociles rencontrés près de dix ans après leur sortie du lycée, demandaient de ses nouvelles : « Et Nénesse ? », « il gueule toujours ? ». La réponse positive leur apportait semble-t-il une grande satisfaction et ils concluaient : « donc, il va bien... »

La brève citation de Jean Rohou est intéressante, elle montre la générosité d'Ernest Olier, générosité qui ne s'est jamais démentie. Création d'un cercle celtique pour les internes du lycée de Brest, animation d'activités nautiques à Landerneau... Quand des cours de Breton furent créés au lycée (ils étaient assurés par notre regretté collègue Gaston Latimier), le surveillant général avait tenu à offrir les manuels. .../...



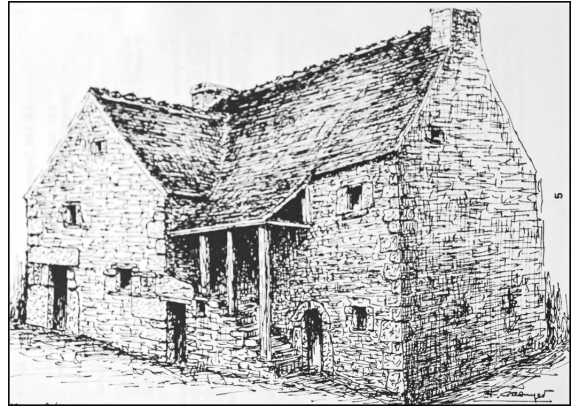
1978, l'âge de la retraite

Un érudit

Après 1968, Ernest Olier reprenant des études obtint une licence d'histoire de l'art, puis un D.E.S. consacré aux abbayes cisterciennes de Bretagne. Ernest et Yvonne Olier ont attiré l'attention sur des maisons particulières datant du XVII^e siècle, des maisons de tisserands à porche surélevé répandues dans le Haut-Léon.

Leur originalité les fait appeler « maisons anglaises », (*ti Saozon*). Ces maisons correspondent à la période d'autonomie commerciale de la Bretagne. Il y avait dans la région de Morlaix de nombreux représentants du commerce anglais de la toile qui eurent recours à l'hospitalité de leurs clients, leur présence pouvant expliquer le nom « maison des Anglais ».

L'érudit G.I. Meirion-Jones, sollicité par les Olier pensait que « ces maisons ne doivent rien à l'architecture rurale de Grande-Bretagne, et que les habitants de l'ouest de la France attribuaient aux Anglais beaucoup d'édifices remarquables par leur force et leur originalité. »



Jean-Noël Cloarec



En 1967, dans le film « Michèle » du *Caméra Club*, Ernest Olier joue son propre rôle.

Souvenirs de baccalauréat encore

mais d'un élève cette fois

il s'appelle Jean Bobet

Philo Vélo

Dernière épreuve orale d'une séance de rattrapage au baccalauréat de mathématiques élémentaires.

L'examiné est confiant mais sans excès. Il redoute le dernier obstacle, la question de philosophie qui peut compromettre le résultat final. Il se présente à l'examineur sans rien montrer, du moins le croit-il, de son angoisse. Il dépose son livret scolaire sur la table où sont exposés, soigneusement pliés, les papiers-questions à tirer au sort. Il choisit le plus proche de sa main qui ne tremble pas même s'il pense qu'un foutu morceau de papier porteur d'un foutu sujet de philo va décider du sort de ses sept années d'études lycéennes.

Le sujet est sobrement exposé : Induction-Déduction. L'examineur prend acte et accorde au condamné dix minutes de réflexion pour préparer son exposé.

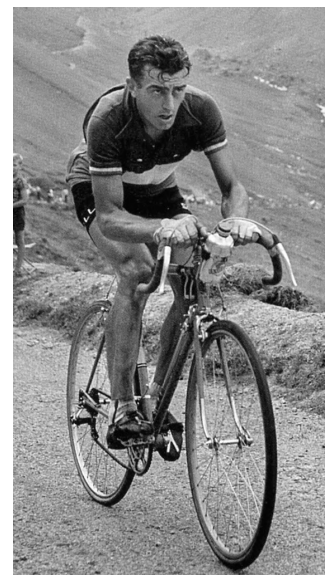
Distraitement, il feuillette le livret scolaire. Au bout de cinq minutes, il interrompt la réflexion de l'examiné, qui, complètement sec, est en train de se dire que c'est, hélas, déjà tout réfléchi.

« Vous êtes de la famille de celui qui a si longtemps porté le maillot jaune dans le Tour de France ? » Le candidat, surpris et soulagé à la fois, répond qu'il est le frère de celui-là. Et commence l'interrogatoire, serré, précis, profond, détaillé. Monsieur le Professeur possède une bicyclette de course à boyaux et ne sait pas réparer après crevaison. L'examiné a tout compris. Il lâche induction-déduction et s'engouffre dans la séduction. Il déploie de tels efforts d'explication que Monsieur le Professeur se prend à espérer une prochaine crevaison pour mettre à l'épreuve ses connaissances nouvellement acquises.

Là-dessus, l'examineur considère que l'examen est clos. Son sourire de satisfaction, véritable adoubement, laisse deviner à l'examiné qu'il est définitivement bachelier es mathématique.

A vélo et ailleurs, Nouvelles, Editions *le Pas d'oiseau*, octobre 2009, (voir Echo N° 34, p 22).

1950, dans les Pyrénées
JP Olivier, Louison Bobet,
Ed Palantines - 2009
Presse-sport (détail)



Conférences • Conférences • Conférences • Conférenc

Echo de la conférence du
Dr Jean-Paul Berthet sur le « Baiser »
le 10 décembre 2009



A Madame Cécile de La Croix Rousse

Domaine de la Rivière, ce 11 décembre 16..

Vous avez regretté, avec raison, que les Causeries vespérales de notre Académie se soient faites plus rares. Sans doute fallait-il, comme pour d'autres réalisations précieuses, un certain temps de gestation !

Le propos fut donc consacré au Baiser ; vous conviendrez que, mot ou chose, le sujet a de quoi chatouiller la curiosité ! A fortiori lorsque celui qui s'offre à nous en entretenir bénéficie de la double notoriété du savant et de l'homme d'esprit. M. Berthet est l'exacte antithèse de ses confrères Diafoirus, aussi aimable et pétillant que les deux autres sont ennuyeux, et désespérément plats !

Votre mère, dont vous ne pouvez ignorer qu'elle a un certain penchant pour les lettres et les Lettres a dégusté avec gourmandise la saveur délicate et piquante des vocables, et ils sont nombreux, qui déclinent les nuances du baiser, en mesurent l'intensité, en cultivent subtilement les variantes et harmoniques, tendres, érotiques, voire grivoises : « Souffrez, Madame, que je vous baise ! » L'offre est très séduisante, mais non moins ambiguë. « Enfants voici des bœufs qui passent, cachez vos rouges tabliers... ».

Et le fripon érudit d'inscrire le mot baiser dans la famille, fort nombreuse, de ses ancêtres (le verbe baiser vient du latin baciare), de ses cousins (le bec est canadien, la baise est de Bruxelles), et même de ses descendants (bisou, bécot, schmack, pelle, patin et autre poutou !). Le baise-main aristocratique de M. de Nemours à la Princesse de Clèves pourrait, car les mœurs changent, devenir un tantinet désuet. Mais point ne faudrait alors vouloir effacer le mot des mémoires, sous peine d'autres maux, bien plus graves.

Le baiser s'inscrit dans une longue histoire. C'est, dans la Genèse, Dieu le Père insufflant la vie à Adam ; c'est aussi, dans le Cantique des Cantiques, la Bien Aimée demandant « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! Car (ses) baisers sont meilleurs que le vin* », c'est encore, sous la plume inspirée du poète persan Hâfez de Chiraz, « *Ne baise que les lèvres de l'Aimé et de la Coupe de vin* ». Promesse et signe d'amour, il peut aussi exprimer la dépendance consentie, celle du vassal à son suzerain ou du chevalier à sa Dame. Le refuser peut être une insulte, le donner une félonie. La peinture abonde d'exemples, dont certains ne sont pas inconnus de vous.

Ce que vous auriez appris, avec la même curiosité attendrie que votre mère, c'est que le baiser n'est pas sans rapport avec les manifestations universelles de la vie en ses débuts : l'oiseau donne la becquée à l'oisillon comme le bébé réclame à sa maman nourriture et tendresse. Vous auriez aussi découvert, chiffres et croquis à l'appui, que le « langage » du baiser sollicite jusqu'à trente quatre muscles différents, et génère la sécrétion d'une quantité non négligeable de salive (plus même, si j'ai bien entendu, que lors d'une courte conversation entre femmes !). Je suis un peu brouillée avec toute quantification du monde, sauf si elle s'accompagne d'une proportion équivalente d'humour... Ce fut heureusement le cas ! Il nous fut prouvé à l'évidence que la vérité scientifique ne prétend pas dépoétiser le réel, mais contribue, au contraire, à ajouter à ses enchantements, n'en déplaît aux esprits chafouins et autres Trissotins : notre causeur et ses auditeurs sous le charme n'étaient pas de ceux-là, bien évidemment !

Il ne nous fut point dit si le baiser, sur la Croix Rousse, diffère de celui des Esquimaux et autres lointaines latitudes. Peu nous chaut : en mères aimantes que nous sommes, nous n'en ignorons ni le sens, ni l'usage.

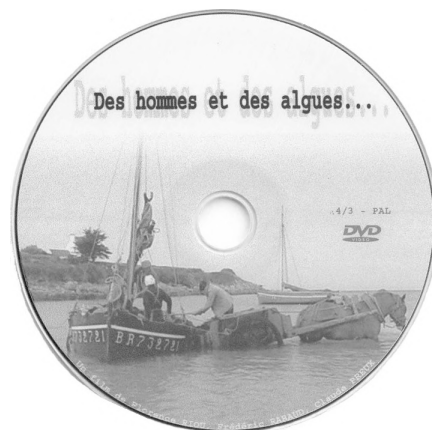
Je vous baise donc, ma plus que jamais très chère fille, maternellement.

Votre mère, Marquise de la Turquerie

Cinéma – conférence • Cinéma – conférence • Cinéma

« Dans le Finistère Nord, un lien profond unit la mer, les algues et les hommes. Un lien grâce auquel le métier de goémonier se perpétue, de père en fils, depuis le XVII^e siècle... »

Telle est la phrase qui rend compte du titre du documentaire (primé au Festival International du film Maritime et d'Exploration de Toulon en 2002), qu'ont réalisé Florence Riou, Frédéric Rabaud et Claude Preux avec la collaboration de Gérard Borvon.



Si l'on en juge par le nombre de léonards qui s'étaient donnés rendez-vous dans la salle Paul Ricœur ce 14 janvier au soir, la phrase d'exergue disait vrai.

« **Des hommes et des algues** »... Il y a dans le Léon une *culture* de la récolte et du traitement du goémon. Une *culture* ancienne qui a marqué – au propre comme au figuré – les côtes du Finistère Nord. Une culture dont les gestes avaient peu changé avant que, pour arracher les algues, les goémoniers n'inventent en 1958 le « *scoubidou* à main » puis le « *scoubidou* hydraulique ».

Une *culture* dont les acteurs ont craint la disparition au point d'en faire des reconstitutions annuelles (avec cotres, charrettes attelées, champs de séchage et fosses à faire la « soude ») pour leur propre plaisir et pour celui des touristes. C'est parmi ces amoureux du vieux métier que les auteurs du documentaire ont pris le temps de s'immerger et nous en ont rapporté des témoignages prenants et des images magnifiques.

On pense souvent que la récolte du goémon ne servait qu'à fertiliser les champs de la « ceinture dorée » de la Bretagne.

On ignore la plupart du temps qu'à l'origine de l'activité si particulière de goémonier (et goémonière !) se trouve au XVII^e siècle, la demande des maîtres verriers qui avaient un besoin croissant en carbonate de sodium. Au début du XIX^e siècle, la demande en iode a pris le relais et permis au métier de perdurer. Il est aujourd'hui sauvé par le développement des alginates mais il se réduit à la récolte des laminaires, séchage et transformation se faisant désormais dans des usines aux portes closes.

Tel est le contenu du premier DVD. Le second s'attache à mesurer l'importance prise par l'industrie des algues qui intéresse la pharmacie aussi bien que l'alimentation en passant par les textiles et les cosmétiques...

N'était la menace sur la ressource que pourraient faire peser la surexploitation ou les changements climatiques, le métier de goémonier a encore de l'avenir.

Agnès Thépot



CIBW

Découverte de la bibliothèque ancienne du lycée

Jean-Noël Cloarec sortant un « Moreri » devant (de gauche à droite) Gérard Borvon, Frédéric Rabaud et Florence Riou.

Nuit à Zola

Incompréhension, inquiétude, indignation, exaspération ? un événement inouï s'est déroulé Jeudi 12 mars au soir dans la salle Paul Ricœur.

De 19 h 30 à minuit passé, les personnels du collège et du lycée Emile Zola s'y sont réunis en nombre. Ils avaient invité parents et élèves à partager avec eux un pique-nique / débat.

L'occasion de prendre la parole et d'expliquer en prenant le temps, chacun avec sa sensibilité et son angle de vue, les raisons d'un refus.

Refus de réformes (du lycée, de la formation des maîtres, des programmes) qui selon leur analyse démolissent leur métier et dénaturent la notion même d'enseignement. **A T**



Tous au théâtre !

La jeune *Compagnie du Puits qui parle* a donné à Saint Grégoire une pétillante et inventive et stimulante version d'Ubu Roi, aussitôt repérée par notre correspondante locale.

Très économe dans ses moyens – un castelet où trois acteurs, tels de vivantes marionnettes avec d'étonnants accessoires, jouent tous les rôles de la comédie – le spectacle donne cependant corps à la monstrueuse ascension politique du couple grotesque et tyrannique, que ponctue le commentaire complaisant d'un petit écran de télévision. La scène se passe en Pologne, c'est-à-dire partout...

Amélycor a alerté les Professeurs de Lettres de Zola qui, grâce à l'intercession active de Simone Todesco, et à l'appui plus que bienveillant de Madame la Provisseure, ont obtenu que deux séances soient organisées, pour les élèves des deux cycles, dans l'enceinte de l'établissement, le jeudi 20 mai, à 9 heures et 16 heures 30.

Ubu sera donc joué sur les lieux mêmes qui le virent naître, et que la jeune troupe découvrira pour l'occasion. On ne peut que s'en réjouir ! **W T**



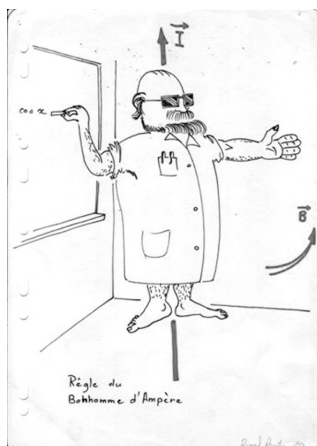
Rencontres

Les collections du lycée comme sujet. C'est l'idée qu'ont eue à la fois les responsables du journal du lycée « Le petit Emile Zola », et les membres du vidéo-club. Amélycor s'est fait un plaisir de leur faire visiter les coins et les recoins de l'espace patrimonial. Grâce à l'entremise de Jean-Noël Cloarec, les vidéastes, qui disposent désormais d'une caméra dernier cri, ont pu rencontrer Pierre Le Bourbouac'h. Le responsable du caméra-club des années 60 leur a fait partager son expérience en matière de prise de vue. Nous attendons avec impatience de goûter aux productions des uns et des autres ! **A T**

Nos conférenciers et nos adhérents publient...

(B. Wolff)

Gérard Borvon, *Histoire de l'électricité, De l'ambre à l'électron*, Vuibert, 2009.



Ceux de nos lecteurs qui ont eu la chance d'assister à la projection du film *Des hommes et des algues* ont pu entendre à cette occasion l'auteur.

Professeur retraité de Sciences physiques à Landerneau, Gérard Borvon a aussi enseigné l'histoire des sciences aux professeurs stagiaires de l'IUFM de Bretagne, et son expérience de l'utilisation des ressources de cette histoire dans sa pratique d'enseignement est particulièrement riche. (cf p 20 ; ci-contre une caricature d'élève)

Aussi cette *Histoire de l'électricité*, remarquablement documentée, au style alerte, est-elle d'une grande qualité pédagogique. Il n'existait rien d'équivalent en langue française : une histoire à la fois rigoureuse, appuyée sur les sources primaires, et accessible au plus large public.

"On y verra l'ambre conduire au paratonnerre, les contractions d'une cuisse de grenouille déboucher sur la pile électrique, l'action d'un courant sur une boussole annoncer le téléphone, les ondes hertziennes et les moteurs électriques [...]. Bien entendu, les rayons X et la radioactivité sont aussi de la partie."

A ne surtout pas réserver aux spécialistes !

Ida Simon-Barouh, *JUIFS A RENNES, Etude ethnosociologique*, L'Harmattan, 2009.

Fidèle adhérente de l'Amélicor, l'auteur, née pendant la guerre de parents juifs immigrés en France depuis six ans et venant de Turquie, est ethnologue. Avec son mari, sociologue, elle a fondé à Rennes un laboratoire de relations interethniques. Elle s'est intéressée aux populations venues d'Asie du Sud-Est et a notamment publié *Le Cambodge des Khmers Rouges* et *Saur Duong Phuoc, Une Cambodgienne nommée Bonheur* (2004) . Et tout récemment *JUIFS A RENNES*. Pourquoi consacrer une si volumineuse étude (600 pages) à une population si peu nombreuse ? L'éditeur en indique l'intérêt :

« Qui sont et que sont "les Juifs" ? Qu'est-ce qu'être Juif ? Volontiers perçus comme un ensemble homogène, ils sont en réalité d'une étonnante diversité. Diversité des origines ethniques et donc des histoires familiales et nationales, des auto-définitions individuelles et collectives, des manières de réaliser la judéité. Le Juif n'existe pas, les Juifs existent, pluriels, dans les formes diverses que prend, au jour le jour, leur vie en société.

L'enquête menée ici à Rennes et ses alentours, sur une population restreinte, dans une région, la Bretagne, où ils ne furent jamais nombreux, montre bien cette diversité et permet de rassembler un ensemble de questions posées ailleurs au sujet « des Juifs ».

Rites religieux, fêtes, traditions, usages culinaires, préoccupations sociales, politiques et culturelles sont évoqués dans toute leur diversité à partir d'entretiens approfondis et fidèlement retranscrits. Diversité qui est aussi celle des origines. "Le monde entier se retrouve à Rennes" : Maghreb, Turquie, Europe centrale, Russie, Amériques... Un fragment de notre si riche *diversité nationale* !

PLACE PUBLIQUE, revue urbaine, n° 3, Rennes...

(J-N Cloarec)

Janvier-Février 2010, 160 p

On retiendra particulièrement dans ce numéro :

• Jean-Yves Andrieux : **Jean Janvier, (1859-1923), maire de Rennes. L'honneur de la République.**

« Sans faire injure à la figure du commandeur du 19^e siècle, Edgar Le Bastard, Jean Janvier fut, c'est indéniable, le premier maire modernisateur de l'époque contemporaine ». Une évocation de cet « enfant du peuple devenu notable ».

N.B. pour en savoir plus sur cet homme qui a métamorphosé la ville, on peut consulter : Quelques souvenirs. Jean Janvier, Maire de Rennes, édités par J-Y Andrieux et Catherine Laurent, P.U.R., 2000, 339 p.

• Georges Guitton : **Historien du quotidien des villes. Roger-Henri Guerrand, un Grand Rennais méconnu.**

Il faut honorer la mémoire de ce grand défenseur du logement social, Georges Guitton nous campe bien « cet intellectuel atypique et un brin provocateur ». Cette évocation est suivie par une interview de Thierry Paquot : « Roger-Henri Guerrand, c'est avant tout l'histoire des gens ». Ce dernier, philosophe, professeur à l'institut d'urbanisme de Paris, signale sa « curiosité effrénée », sa façon de « développer une connaissance par ricochets, sans plan de carrière, ni l'obsession de réaliser une œuvre ».

• Jos Pennec : **Les recherches du doyen Sirodot au Mont-Dol. Des Mammouths et des hommes.**

Les mammouths ont été à l'honneur aux Champs Libres.

Notre érudit Président rend hommage à Simon Sirodot, professeur de zoologie à la Faculté des Sciences de Rennes qui de 1872 à 1877 a exploré le gisement préhistorique du Mont-Dol. Cet article est intéressant à plusieurs titres.

Il faut certes rappeler qu'on a trouvé au Mont-Dol des os de mammouths, de cervidés, de chevaux et de rhinocéros ; Jos montre en plus l'importance historique de ces découvertes, et l'action de ce précurseur de la recherche archéologique moderne, défenseur des Facultés de province qui, « à partir de 1880 n'a plus qu'un seul objectif, obtenir la construction d'un édifice spécial sur le terrain en partie occupé par les écuries du port de Viarmes ». Sirodot fut un des promoteurs des « Cours du soir » qu'il destine à un public populaire varié et qui lui paraissent répondre à un véritable besoin.

Hervé Hamon : Toute la mer va vers la ville. Stock, octobre 2009. 290 p.

Un bon élève qui quitte le lycée de Saint-Brieuc pour continuer au lycée de Rennes ? Bien sûr, il y a eu Alfred, mais aussi récemment Hervé Hamon. Il ne garde pas un mauvais souvenir de son année d'hypokhâgne et apprécie son professeur de français, (« un de nos professeurs fit nos délices : Georges Alési. Il était la finesse même, la patience incarnée »).

Hervé Hamon nous raconte son enfance à Saint-Brieuc. L'école, l'éveil à la politique, les grands changements intervenus dans les mentalités dans les années 60. (« Je voudrais ici raconter comment j'ai vécu la province, comment elle m'a nourri, comment elle a changé et à quelle vitesse »). Devenu journaliste, il vit l'aventure de *Politique hebdo*, écrit des ouvrages à succès avec Patrick Rotman, une collaboration qui dura douze ans. L'auteur peut bien avoir « une certaine fierté pour toutes ces années d'association exemptes de la moindre querelle ». Editeur au Seuil, auteur de nombreux ouvrages, cet amoureux de la mer va embarquer à de multiples reprises sur l'*Abeille Flandre*, s'intégrer à l'équipage. Inutile de dire que c'est dur mais l'auteur tient le coup : « je bénis Dieu, ma mère et mon oreille interne ». Oui, c'est pénible, « le salaire de la peur n'est pas uniquement terrestre », une ambiance particulière où « la hiérarchie réelle est celle de la compétence » car « franchi la coupée, les vraies valeurs se remettaient en place ». L'auteur -qui est quand même- le seul adhérent extérieur de l'Amicale des anciens du remorquage de haute mer, signale « l'alliance subtile entre le commandant (admirable Charles Claden dit Carlos), et le bosco ».

Cette relation qui évite l'emphase est très belle.

Un bel ouvrage sur le parcours d'un homme qui comprend qu'il n'a pas des racines, mais des attaches -fortes- qu'on garde, mais dont on est libre.

Nos partenaires • Nos partenaires • Nos partenaires • Nos

Du nouveau à l'ASEISTE...

(B. Wolff)

Le 13 mars se tenait à Bourges l'Assemblée Générale de l'ASEISTE, "Association de Sauvegarde et d'Étude des Instruments Scientifiques et Techniques de l'Enseignement", dont nous sommes membre.

A cette occasion le nouveau site <http://www.aseiste.org/> a été mis en ligne. Fruit d'un an de travail et de mises au point par deux webmasters bénévoles, sous la responsabilité éditoriale de notre ami Francis GIRES, ce site est remarquable. La rubrique "Inventaires" comporte déjà un millier de fiches typologiques, avec photos et gravures, d'instruments pédagogiques de physique d'une dizaine d'établissements. Un moteur de recherche intégré permet d'accéder à ces fiches par le nom de l'établissement, le nom du constructeur, le nom de la discipline et/ou tout ou partie du nom de l'instrument. Bref, un outil remarquable, conçu pour mettre en ligne les patrimoines scientifiques de tous les lycées et collèges. Allez y faire un tour, sans oublier la rubrique "vidéos" !

Les participants à l'AG ont pu également visiter une superbe exposition sur les instruments de SIGAUD DE LAFOND (1730-1810), physicien berruyer, réalisée par des enseignants membres de l'ASEISTE, puis écouter une conférence de Christine BLONDEL sur "La physique expérimentale de SIGAUD DE LAFOND et autres démonstrateurs du 18ème siècle".

Nos lecteurs non berruyers pourront quant à eux effectuer une visite virtuelle du cabinet de physique de SIGAUD DE LAFOND sur le site <http://www.sigauddelafond.fr/>



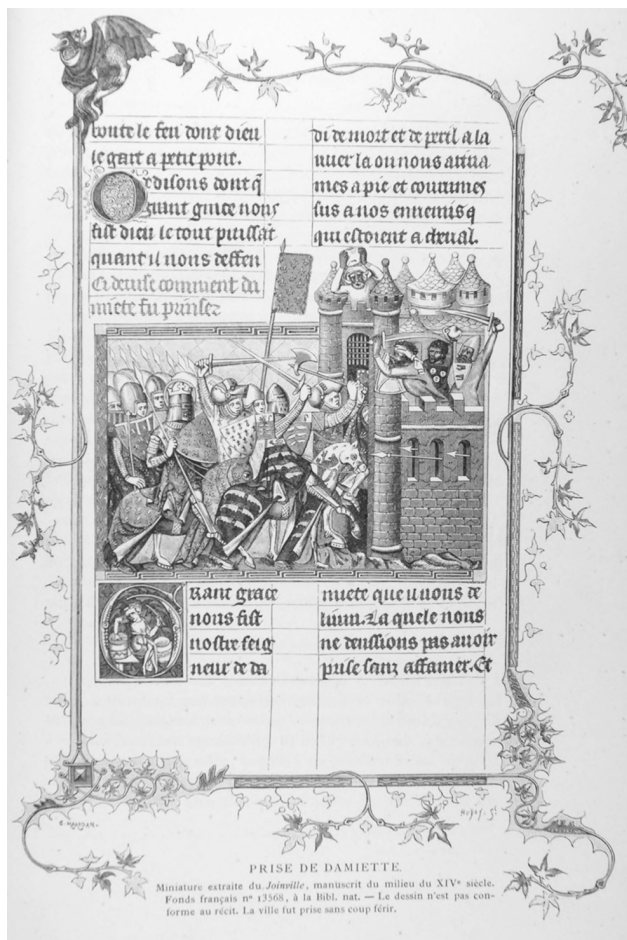
AVIMAGES

Vos Films sur DVD

Réalisation Vidéo - Multimédia
Transfert K7 et films Super8
Duplication DVD
Travaux vidéos



17, boulevard du Colombier - 35000 Rennes
02 23 30 30 31 - avimages@cegetel.net



CL J-N C

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	p 1
TIGRES	p 2
TRÉSORS DE L'ÉDITION...	p 3
• Des savants éminents	p 4
• Des techniques de pointe	p 5
• Un livre manifeste	p 6-7
CONNAISSEZ-VOUS LE G.P.C. ?	p 8
Dossier	
ECCLÉSIASTIQUES ET LYCÉE D'ÉTAT	p 9
• La Chapelle (Compléments)	p 10-12
• Au lycée avec l'abbé Duine	p 13-14
• Les sœurs, lingère et infirmières	p 15
LA RÉCRÉATION	p 16
SOUVENIRS	
• Un certain monsieur Olier	p 17-18
• Philo-vélo	p 18
CONFÉRENCES	
• Le baiser	p 19
• Des hommes et des algues	p 20
EN BREF A ZOLA	p 21
LECTURES / NOS PARTENAIRES	p 22-23
CONCOURS / SOMMAIRE	p 24

Gidouilles : le concours continue ...

Deux sélections à fort relief pour ce trimestre :

Mur de Bandiagara au Mali

Gidouille dogonne

Signé : G T



Où la gidouille va-t-elle se micher ?

Signé :
J-G C
Le mitron de service.

